

L'Or de Dieu — Histoire de Rockefeller et de son époque

John T. Flynn
1932

Traduction française : 2021 par l'équipe du Saker francophone.

Version : 2022-12-19

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : God's Gold — The Story of Rockefeller and his Times



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Table des matières

Contribution du lecteur	5
Préface	7
1 Les années calmes	10
Cornes et auréole	10
1.1 Michigan Hill	12
1.2 Le pays de la ruse supérieure	37
1.3 Lui qui cherche le collier de wampum	45
2 Les affaires et la religion	55
2.1 Le Nouveau Connecticut	55
2.2 Deux hommes de médecine	58
2.3 Le <i>College</i> en filière	62
2.4 Un garçon grossiste	67
3 Huile dorado	77
3.1 Drake trouve du pétrole	77
3.2 Un visiteur au ruisseau	92
3.3 Les légumes et la guerre	99
3.4 Rockefeller se met au pétrole	105
3.5 Deux décisions	114
4 La guerre des ruisseaux	117
4.1 La ville magique	117
4.2 Les camps hostiles	123
4.3 Une nouvelle arme	133
4.4 Le rêve du monopole	140
5 Le grand couronnement	165
5.1 M. Rockefeller regarde autour de lui	165
5.2 La combinaison des cerveaux	169
5.3 L'édification de la <i>Standard Oil</i>	176
5.4 Le grand dessein	179
5.5 La bataille contre l' <i>Empire</i>	182

6 Orages sur la collecte	190
6.1 La voix du scandale	190
6.2 Signes de révolte	195
6.3 L'orage s'étend	197
6.4 À la barre	204
6.5 L'enquête Hepburn	206
6.6 Le triomphe de Rockefeller	209
6.7 L'écrasement de l'oléoduc Tidewater	212
7 L'envolée finale	218
7.1 Des moments à la maison	218
7.2 La grande structure	222
7.3 La naissance du Trust	232
7.4 L'histoire de Rice	240
7.5 Une explosion à Buffalo	251
7.6 La guerre contre les trusts	258
7.7 Fatigue de guerre	267
7.8 La dissolution du trust	276
7.9 Le grand rêve baptiste	280
7.10 Les hommes du fer et les lois Waxen	290
7.11 Les vieux ennemis en marche	296
7.12 Sortie de scène	301
8 Les montagnes de haine	309
8.1 Les nouveaux dirigeants	309
8.2 Le gang de la <i>Standard Oil</i>	319
8.3 Dans le laboratoire d'un corrupteur	326
8.4 Éclairer le monde	333
8.5 Des sénateurs sous contrôle	336
8.6 Des souris et des hommes	345
8.7 Les fouineurs	354
8.8 L'or de Dieu	362
8.9 Les ennemis se rapprochent	371
8.10 Le gros bâton est utilisé pour frapper	387
8.11 Tout finit par se savoir	397
8.12 Le massacre de Ludlow	414
8.13 La mort de Mme Rockefeller	422
8.14 Le propriétaire de Kijkuit	425
Sources	446
Chapitre 1 — Les années calmes, 1839-1853	446
Chapitre 2 — Affaires et religion, 1853-1859	447
Chapitre 3 — Huile Dorado, 1859-1864	448
Chapitre 4 — La guerre des ruisseaux, 1865-1872	448
Chapitres 5 à 8 — 1873-1928	449

Table des illustrations

1.1	Moulin Rockefeller en Allemagne	20
1.2	Maison natale de John D. Rockefeller	21
1.3	William et John D. Rockefeller	22
1.4	Cary, le premier extracteur de pétrole.	29
1.5	Owego	51
1.6	Académie d'Owego	52
1.7	William et Eliza Rockefeller	53
2.1	Tract publicitaire pour le pétrole de Kier	61
3.1	Puits d'eau salée de Tarentum	78
3.2	Samuel Kier	80
3.3	La mission baptiste d'Erie Street	81
3.4	Deacon Alexander Sked	82
3.5	La famille Rockefeller	83
3.6	A.C. Ferris	84
3.7	Le billet de 400 \$ de Kier	85
3.8	Le puits de Drake	85
3.9	Première phase de forage d'un puit	90
3.10	Oil Creek après quelques années	93
3.11	Titusville, capitale du pétrole	96
3.12	Convoyage du pétrole	98
3.13	Carte des premières régions pétrolifères en Pennsylvanie . . .	101
3.14	« <i>L'express de Pommeroy</i> »	107
3.15	Scène de rue à Titusville	112
3.16	Cohue d'aventuriers	113
4.1	Scène de nuit dans un hall d'hôtel de la région pétrolière. . .	119
4.2	Deux chercheurs d'or noir	121
4.3	Monument à la mémoire de Drake	139
4.4	Remplissage de barils	147
4.5	La liste noire publiée par le « <i>Derrick</i> » d'Oil City	162
5.1	Fortunes des producteurs de pétrole	173

7.1	Les sous-produits du pétrole	226
7.2	Lettre de Chess, Carley and Company	242
7.3	L'apparence de Rockefeller selon les âges	281
7.4	Les parents de John D. Rockefeller	282
7.5	Caricature parue dans le <i>Minneapolis Journal</i>	283
8.1	John D. Rockefeller en 1888	310
8.2	John D. Rockefeller en 1900	311
8.3	Concours de bienfaisances	314
8.4	Caricature avec la Terre et Mars	323
8.5	Le pouvoir de l'argent (Caricature par T.E. Power parue dans le <i>New York Journal</i>)	325
8.6	Lettre reçue par Archbold	328
8.7	Lettre d'Archbold à Foraker	332
8.8	Caricature du <i>Rocky Mountain News</i>	337
8.9	Billet de créance signé par le sénateur Bailey	340
8.10	Lettre d'Archbold à Penrose	344
8.11	L'oncle Sam, le tueur de géants moderne	376
8.12	Le nouvel oléoduc	389
8.13	Rockefeller et les amendes	390
8.14	Le bidon et le bâton	393
8.15	Les époux Rockefeller	394
8.16	Tarbell, Monnett, Rice, et Demarest Lloyd	395
8.17	Lettre d'Archbold à Gunton	403
8.18	« <i>Les cochons sont des cochons</i> »	408
8.19	John D. Rockefeller en 1907	422
8.20	John D. Rockefeller en 1932	423
8.21	Dépenses de la Fondation Rockefeller	435

Contribution du lecteur

Cet ouvrage a été traduit et relu par une équipe de volontaires non rémunérés.

Si le lecteur trouve des corrections à apporter au présent ouvrage, ses retours, même mineurs, même pour une seule faute, sont les bienvenus à l'adresse : relecture-livres@lesakerfrancophone.fr.

Veuillez préciser dans votre message le ou les chapitre(s) concerné(s) et laisser des informations de contexte, comme la phrase entière autour de l'erreur que vous nous notifiez. Cela nous fera gagner beaucoup de temps.

« *L'argent est mien, et l'or est mien, déclara le Seigneur des Armées.* »

Haggai, Chap II, Verset 8

« *DIEU m'a donné mes richesses.* »

John D. Rockefeller

Préface

Le lecteur qui veut savoir cette histoire, avant que nous nous y plongions, doit être au fait de ce qui suit.

Tout d'abord, pourquoi l'auteur a fait le choix d'écrire l'histoire d'un homme encore en vie, et dont l'histoire, par conséquent, n'est pas encore terminée, et

Deuxièmement, quelles ont été les sources du présent récit et la mesure dans laquelle la famille Rockefeller a participé à sa préparation.

La réponse au premier point est que la carrière de John D. Rockefeller, pour ce qui concerne l'histoire, est bel et bien terminée, et ce depuis plus de quinze ans. Lorsque M. Rockefeller aura cessé de respirer, quelque biographe sympathique, jouissant de la confiance de sa famille, pourra ajouter les nombreux détails insignifiants de la vie d'un *gentleman* retiré à la campagne au cours des dernières années. Aucun doute que cela sera des plus intéressants, mais cela n'apportera guère d'information au tableau pour ce qui concerne l'histoire, car les éléments en sont d'ores et déjà disponibles.

La réponse au second point est que les éléments ont été récupérés depuis les importantes archives de l'époque au cours de laquelle M. Rockefeller a vécu, constituées d'innombrables enquêtes législatives ainsi que de la part du Congrès, et d'innombrables décisions prises par des tribunaux, qui ont toutes été lues avec attention ; ajoutées à un recueil sans fond de pamphlets, d'articles, de discours et de lettres, ainsi qu'aux archives de la presse quotidienne entre la naissance et la mort de Rockefeller, dont tous, y compris les journaux d'Owego, Auburn dans l'État de New York, de Cleveland, et de la ville de New York, Oily City et Titusville en Pennsylvanie, ont été lus et comparés sur l'ensemble de la période couverte par le présent volume. J'ai bien sûr parlé à un grand nombre de personnes ayant pris part aux événements décrits, ou qui se trouvèrent en position de les observer.

Pour des raisons qui apparaissent comme suffisantes à l'auteur, aucune demande d'information n'a été formulée auprès de la famille Rockefeller jusqu'à ce que le travail de collecte ait été terminé, et ses résultats assemblés en un brouillon préliminaire. J'ai alors envoyé à M. Ivy Lee, le représentant de la famille Rockefeller, une liste de quarante-deux questions couvrant des points obscurs ou contestés. À quelques exceptions près, j'ai reçu en réponse à ces questions des réponses complètes et franches. Après cela, le manuscrit complet a été confié à M. William O. Inglis, un auteur et journaliste com-

pétent et expérimenté, qui passa dix années à travailler avec le sage John D. Rockefeller à rassembler des éléments en vue d'établir une biographie officielle. M. Inglis reçut alors pour mission de la part de M. Lee d'examiner mon manuscrit et de prendre note des affirmations factuelles et des opinions qu'il estimait être divergentes de celles de la version des Rockefeller. M. Inglis passa plusieurs semaines sur cet ouvrage, et me soumit cent quatre-vingt suggestions de corrections ou critiques. J'ai discuté de ces critiques dans le détail avec lui au cours de plusieurs conférences très agréables. J'ai fini par adopter soixante-quatre de ces corrections. Pour les autres, je me suis senti obligé de m'en tenir à mes propres découvertes et opinions. M. Inglis m'a également fourni un grand nombre de détails intéressants et importants, et a eu la bonté de mettre à ma disposition une masse considérable de ses propres notes sur certains points hautement controversés.

J'ai adopté cette manière de travailler dans le but de faire justice au sujet de ce récit, ainsi qu'à sa famille, en leur laissant la possibilité, de porter à mon attention les inexactitudes en amont, plutôt qu'en aval, de la publication du présent ouvrage. Chaque fois que j'ai rejeté la version des Rockefeller pour tel incident décrit, j'ai porté une note, partout où cela était possible, afin de relater l'avis opposé sur le sujet concerné. Il faut bien entendu comprendre que sur des épisodes majeurs et importants, les archives et les opinions de la famille Rockefeller sont tellement opposées à l'interprétation de l'auteur qu'il m'est apparu superflu d'attirer explicitement l'attention sur les différences entre les versions.

Il est utile de noter, en justification du présent ouvrage, qu'aucun récit de la vie de M. Rockefeller n'a encore été mis sous presse. Le brillant récit réalisé par Miss Ida Tarbell sur les affaires de la Standard Oil Company entre 1872 et 1878, ainsi que le volume antérieur publié par Henry Demarest Lloyd, ne constituaient pas des biographies. Il s'agissait d'attaques ; et quoique celles-ci méritent d'être classées parmi les documents les plus importants de notre histoire industrielle, elles ne prétendaient pas au titre de biographies. Depuis que le présent auteur a commencé à travailler sur le présent ouvrage il y a bientôt quatre années, deux livres ont paru au sujet de M. Rockefeller : un bref aperçu journalistique, ainsi qu'une attaque décousue et incohérente, ciblant principalement ses œuvres de philanthropie. Des articles innombrables ont paru dans des magazines et des journaux sur l'homme, pour la plupart de violentes attaques suscitées par les événements de l'époque, et d'autres, surtout au cours des dernières années, tout à fait panégyriques. Nul n'a réalisé de tentative d'examiner, de manière impartiale, l'ensemble de l'œuvre de la vie de cet homme extraordinaire et de dépeindre son caractère et les accomplissements qu'il a apportés à son époque.

Pour le récit lui-même, je ne revendique qu'un seul mérite : celui d'avoir essayé avec honnêteté de désolidariser le caractère du sujet des composantes selon lesquelles la haine comme l'affection l'ont investi, et de tracer un portrait fiable de l'homme, et de l'époque au sein de laquelle il a évolué.

J.T.F.

Bayside, Long Island
3 juin 1932

Chapitre 1

Les années calmes

Cornes et auréole

Quarante années durant — entre 1872 et 1914 — le nom de John D. Rockefeller fut celui de l'homme le plus détesté de la vie étasunienne. Il était associé à la cupidité, la rapacité, l'hypocrisie, et la corruption. Sur ce nom fut déversé plus de fiel que sur tout autre Étasunien. Theodore Roosevelt dénonça Rockefeller comme hors-la-loi. William J. Bryan, son très chrétien collègue, parcourut le pays en large et en travers pour demander qu'il fût mis en prison. Les procureurs généraux d'une demi-douzaine d'États criaient pour qu'il fût mis sous les verrous. LaFollette le qualifia de plus grand criminel de l'époque. Tolstoï affirma qu'aucun homme honnête ne devait travailler avec lui. Les pasteurs du gospel dénonçaient l'argent qu'il déversait sur les églises et les universités corrompues. Des années durant, nul, hormis le flatteur et l'opportuniste, ne trouva rien à dire en faveur de John D. Rockefeller.

Puis, une sorte de langueur tomba sur ses détracteurs. Alors que les années s'écoulaient, les vieilles haines s'atténuèrent. D'une manière ou d'une autre, le Rockefeller jadis haï émergea dans une forme de géniale sainteté. Le sondage réalisé par un journal l'élut comme l'un des plus grands parmi les Étasuniens. John Singer Sargent, qui fit son portrait, affirma qu'en le peignant, il se sentait comme en présence d'un saint médiéval — le comparant à Saint-François d'Assise. Son anniversaire était devenu une sorte d'événement annuel dans les journaux. On peut se demander si cette rédemption n'aura pas été aussi excessive que la damnation.

Il est assez aisé de distinguer derrière la béatification de Rockefeller, lors de cette seconde phase de sa carrière, tous les mécanismes d'une propagande patiente et soutenue. Ce que l'observateur informel n'est pas en mesure de distinguer aussi nettement est que c'était également une propagande qui avait été à l'œuvre pour conspuer l'homme auparavant. Il s'agissait d'une propagande encore plus intense et soutenue, mais nettement moins évidente à discerner, car elle provenait non pas d'un bureau organisé et centralisé, mais

des intérêts scandalisés de milliers de petits hommes d'affaires inutiles, inefficaces et égoïstes qui à l'époque s'agrippaient aux méthodes impraticables de l'ancienne école, et disposaient des faveurs de la presse, des dirigeants politiques, et de l'ensemble des agences qui façonnent l'opinion. Les instruments servant à fabriquer et répandre les opinions ont changé de main. Le résultat a été que les cornes de M. Rockefeller lui ont été retirées, et qu'une auréole a été positionnée sur sa tête à leur place. Peut-être la vérité sur M. Rockefeller réside-t-elle quelque part entre les abus extravagants de la presse détenue par le pouvoir politique du siècle dernier, et l'extravagante approbation de la presse détenue par le monde des affaires qui caractérise le XX^{ème} siècle.

L'histoire de Rockefeller ne se résume pas à l'amassage d'une vaste fortune. Les chroniques des constructions des fortunes étasuniennes n'ont rien de très noble. Les premiers grands millionnaires étasniens, comme Astor et ses contemporains, venaient des propriétés foncières. Astor lui-même établit les fondations de sa fortune en pratiquant le commerce avec les Indiens et en les escroquant par l'usage de généreuses doses de rhum. Les millions qu'il accumula par la suite étaient des octrois de propriétés terriennes, qu'il obtint en usant de pratiques de pure corruption. La valeur ultime du terrain se développait en se contentant de le détenir sans rien faire. La plupart de ces fortunes aristocratiques des premières années furent édifiées en restant assis sur leurs hectares, laissant les grandes villes croître autour d'eux grâce aux énergies déployées par d'autres.

Les fortunes de la génération suivante furent pour la plupart acquises en pratiquant l'escroquerie pure et simple, des opérations de manipulation d'actions frayant de très près avec l'escroquerie. Russell Sage commença à accumuler sa fortune en volant une petite voie ferrée à une ville dont il était l'un des dirigeants. Sur cette base, il put bâtir une suite d'escroqueries sur des propriétés terriennes et d'aventures ferrées avec une audace stupéfiante. La fortune de Gould fut fondée sur une carrière de fraudes boursières presque sans équivalent dans un épisode duquel il pilla la voie ferrée d'Erie au cours d'une aventure qui continue de relever du chef d'œuvre en matière de filouterie. Les grandes fortunes des voies ferrées de la conquête de l'Ouest — de Huntington, Leland Stanford, Crocker et Mark Hopkins — constituèrent principalement le fruit de gigantesques escroqueries au gouvernement, au grand public au travers de l'émission d'actions et aux détenteurs d'actions suivant des plans dirigés contre les intérêts de leurs propres sociétés. La fortune d'Elkins commença en s'emparant de terres dans le Sud-Ouest et se termina par des promotions de service public dans l'Est. La plupart des fortunes des contemporains les plus riches de Rockefeller furent amassées par des opérations sur des actions, fortunes de Morgan et Harriman comprises. Et si toutes celles-ci ne furent pas intrinsèquement malhonnêtes, elles relevaient sans aucun doute du parasitisme, accumulées sans réalisation d'un quelconque service d'intérêt à la société.

Chose singulière, aucun de ces hommes ne se retrouva confronté à la haine robuste qui fut vouée à Rockefeller. Et pourtant, la colossale fortune de Rockefeller ne fut pas seulement celle qui fut acquise le plus honnêtement,

mais elle le fut en construisant une grande entreprise produisant effectivement des richesses, et en développant un nouveau système dans l'industrie. Sa fortune fut issue des profits tirés d'une industrie productive, et non de schémas d'escroquerie autour d'actions, ou de pillages sur des territoires et des franchises.

Par conséquent, la fortune qui est aujourd'hui celle de Rockefeller, en comparaison des autres, n'est pas uniquement celle qui doit le moins à la corruption, mais elle est également la plus importante et la plus conséquente. Raconter sa construction revient à faire le récit du développement des entreprises aux États-Unis telles que nous les connaissons aujourd'hui. Cela revient à tracer l'évolution du système économique sous lequel les entreprises étasuniennes sont désormais florissantes. Pour cette raison, la carrière de cet homme ne peut être racontée en la limitant uniquement à son environnement immédiat. Son portrait doit être peint sur un canevas assez grand pour intégrer, non seulement son personnage ainsi que ses collaborateurs immédiats, mais une toile de fond présentant les forces régissant l'ensemble de notre vie économique. L'histoire de Rockefeller et de ses « crimes » dont la génération passée s'est délectée était celle d'un gros homme d'affaires brutal, projeté sur un fond dessiné pour intégrer un grand nombre de choses que cette génération aura beaucoup aimées, mais dont nous avons découvert qu'elles n'étaient pas désirables et qu'elles ne sont plus possibles. Elle fut dramatisée comme la fable du lion et de la souris. Ce fut plutôt l'histoire d'un grand lion puissant et intelligent, qui savait ce qu'il faisait dans une vaste jungle modifiée, et de toute une tribu de souris, désordonnées, désorganisées, courant en cercles sans la moindre notion des choses qui avaient changé dans la forêt. Nous en savons désormais beaucoup plus au sujet de cette toile de fond, et en corrigeant ses grands traits, ses couleurs et sa composition pour la rendre conforme aux faits, c'est l'image de Rockefeller et de ses contemporains qui s'éclaire tout à fait différemment. Telle est la raison pour laquelle le présent ouvrage doit être une histoire de Rockefeller *et de son époque*.

S'agissait-il d'un honnête homme ? D'un grand homme ? Quelle fut sa principale contribution au monde ? Quel fut le principal dégât qu'il lui infligea ? Donna-t-il au monde davantage qu'il ne lui prit ? Quels furent les principaux éléments sous-jacents à sa réussite ? Et pour autant, sa vie fut-elle pour autant une réussite ? Pourrait-on reproduire une telle carrière aujourd'hui ? La réponse réside bien sûr dans les simples faits de sa vie et de son époque. La réponse commence en 1839, alors que Martin Van Buren était président des États-Unis.

1.1 Michigan Hill

Par une nuit d'été, un cavalier s'avavançait au galop vers une petite maison située à la lisière du village de Richford, dans l'État de New York. Sans descendre de sa monture, il frappa bruyamment à la porte. Un bonnet de

nuit, jugé sur une tête, apparut à la fenêtre de l'étage.

« *Qu'est-ce donc que tout ce bruit ?* » demanda une voix assoupie.

« *Dites à Mme Thompson,* » répondit le cavalier sans reprendre son souffle, « *de venir chez nous immédiatement. Mme Rockefeller va bientôt accoucher.* »

L'homme à la fenêtre vit que le cavalier tenait par la bride une seconde monture pour amener Mme Thompson à la maison Rockefeller, sur Michigan Hill. Une dizaine de minutes plus tard, une femme montait en selle et, à travers l'obscurité et sur les routes incertaines, les deux chevaux prirent le chemin de la colline. Une fois traversés les deux ruisseaux, et passé le cercle de pommiers, ils se retrouvèrent sur la crête de Michigan Hill, face au cottage de Bill Rockefeller.

À l'intérieur, Mme Thompson trouva Eliza Rockefeller dans une petite pièce située sur l'avant de la maison, du côté droit, sur son lit de douleur. La pièce n'était guère plus grande que le lit, et ne présentait quasiment aucun autre meuble. Dans un berceau, sur la gauche du lit, un autre enfant âgé de 18 mois dormait sans que les gémissements de sa mère l'aient réveillé. Une bougie d'ambre de cachalot projetait un faible halo de lumière dans la pièce, qui faisait vaciller les ombres. Et dans l'ombre, près de la tête du lit, se tenait debout un grand jeune homme large d'épaules, beau, un peu apeuré et jetant un regard troublé sur sa frêle épouse, rigide et blanche de douleur, les dents serrées comme si elle faisait face à son agonie.

Avant l'aube, le bébé était né. C'était un garçon. L'homme aux larges épaules sortit alors de chez lui, et pressa le pas pour se rendre à la maison de son père, Godfrey Rockefeller, en haut de la colline. Mais ce n'était pas son père qu'il allait voir. C'était sa mère, une femme de caractère, à qui il venait dire qu'Eliza avait donné naissance à un garçon. Peu après, la mère et son fils redescendirent, éclairés par les premières lueurs de l'aube, en direction du cottage de Bill Rockefeller.

« *Comment vas-tu l'appeler ?* » demanda la mère.

« *Eh bien, nous n'en avons guère parlé jusqu'ici. Mais je sais qu'Eliza va vouloir lui donner le prénom de son père, John Davison. John est un bon prénom pour un Rockefeller. Chaque génération de Rockefeller a toujours eu son John.* »

C'est ainsi que le garçon fut nommé John Davison Rockefeller.

II

Toute la journée, cet homme costaud garda un regard troublé sur le nourrisson. Désormais, une fois écoulées plus de quatre-vingt-dix années, le monde ne considère pas avec moins de trouble le vieil homme, qui était ce nourrisson, dissimulé au cœur de son parc majestueux de 2000 hectares, entouré de milliers de serviteurs, niché au plus profond du domaine le plus magnifique au monde. Aucun homme ne fut autant scruté ; et le monde le connaît moins

bien que quiconque. Les journaux ont davantage imprimé de papier à son sujet que sur tout président étasunien. Des années durant, certains éditeurs ont poursuivi son procès sans relâche. Au cours d'une dizaine de procès sensationnels, on l'a cloué au pilori, examiné et fouillé. Par vingt fois, le Congrès des États-Unis et les organes législatifs de divers États ont enquêté sur sa personne, ouvrant chacun des épisodes de sa vie. Les ennemis — il en eut des milliers — se sont penchés sur chaque suggestion d'acte répréhensible ou de scandale. Il a été grillé, exposé, retourné en tous sens. Pourtant, il est en vérité resté l'un des hommes les plus complètement inconnus de la vie publique étasunienne.

III

La scène que nous avons décrite se produisit dans le petit village de Richford, le 8 juillet 1839 — un petit village de l'État de New York situé à environ deux cents kilomètres de la ville de New York.

Des années avant ce récit, un jeune homme puissamment bâti, monté sur un excellent cheval, galopait un matin sur la place principale du village de Richford. Cette place n'a guère changé jusqu'à aujourd'hui. On y trouvait la vaste zone verte, triangulaire, constituée de pelouse, et les routes s'y rejoignaient comme les dents d'une fourchette. À l'Ouest se trouvait le magasin de Chauncey Rich. On trouvait un vieil hôtel d'un côté de ce triangle vert, et un autre magasin sur la gauche, en face de celui de Rich. L'hôtel et les deux magasins sont toujours debout de nos jours. Richford connaissait un afflux constant de nombreux bûcherons, ainsi que de fermiers apportant leurs produits, et d'occasionnels voitures de voyageurs — des immigrés en cours de déménagement, qui partaient vers le Nord vers les lacs, pour se rendre dans l'Ohio. On trouvait toujours un gentil numéro dans les petits groupes qui étaient formés sur la place du village, encombrée qu'elle était.

C'était sur cette place qu'avancait l'homme costaud à cheval. Il s'agissait d'une figure frappante. Il portait de bons vêtements. Il arborait un chapeau à larges bords ainsi qu'un grand manteau noir. Il disposait lui aussi d'un bon cheval, et il le montait comme un vrai cavalier. Il lui accrocha la bride en face d'un petit groupe aux abords du magasin de Rich, et les salua. Puis il sortit de sous son manteau une petite ardoise, avec un crayon au bout d'un fil. Il écrivit sur l'ardoise : « *Où se trouve la demeure de Godfrey Rockefeller ?* »

Il arbora l'ardoise au groupe, tout en leur prodiguant des signes pour indiquer qu'il était sourd et muet. L'un des hommes qui savaient écrire griffonna une direction sous la question, et indiqua du doigt les pistes étroites pour voitures vers l'Est et vers le haut de la colline. C'était par là que Godfrey Rockefeller habitait. L'homme costaud éperonna son cheval et repartit au galop vers la direction indiquée.

C'est ainsi que William Avery Rockefeller, le père de John D. Rockefel-

ler, arriva à Richford.¹ Une fois arrivé à la maison de sa mère, il continue d'utiliser son ardoise, au grand désarroi de toute la famille. Une fois que son canular eut duré assez longtemps, il éclata de rire, et annonça qu'il comptait désormais vivre à Richford.

Des semaines durant, le jeune Bill Rockefeller resta au domicile familial, à Michigan Hill. Et durant le plus gros de son temps, lorsqu'il était aux abords de la place du village, il continuait de jouer l'idiot. Puis il retrouva soudainement la parole et passa plusieurs heures par jour tout près de la pelouse de la place. Il s'habillait soigneusement, semblait n'avoir rien à faire, et n'entretenir d'autre projet que de se distraire par les conversations.

Il rattrapait désormais sa récente idiotie, car il était désormais connu comme un parleur désinvolte, quelque peu porté sur les discours. Il n'avait que vingt-six ans, mais il avait déjà roulé sa bosse, et cela lui donnait un net avantage sur les péquenauds qui hantaient le petit village, la plupart d'entre eux n'ayant jamais mis le pied hors du Comté de Tioga.

Après quelques semaines, on ne vit plus Big Bill, comme on l'appelait, aux abords de la place publique. Mais il était resté assez longtemps pour faire son impression, et rester sujet de conversations. Comment Bill Rockefeller gagnait-il sa vie ? C'est ce que les forces du village voulaient découvrir. Il semblait avoir beaucoup d'argent dans les poches. Mais il n'avait rien dit de ses affaires. Ils en discutèrent entre eux, et convinrent que cela était des plus étranges. Mais Bill était parti, et après quelques semaines de plus, on ne pensait plus à lui.

IV

Godfrey Rockefeller — le père de Big Bill — un gars fainéant et immo-déré, bien porté sur la bouteille, aimait parler de son grand-père, Johann Peter, qui avait semé la graine des Rockefeller aux États-Unis. Plus d'un siècle avant les événements dont nous avons parlé ici — en 1722 — Johann Peter Rockefeller avait débarqué depuis le village de Sagendorf, en Allemagne, amenant avec lui sa seconde épouse et sa progéniture conséquente, issue de son premier mariage. Il s'était installé à Somerville, dans le New Jersey, et y avait eu d'autres enfants. Il était fermier, bien qu'en Allemagne il fut employé comme meunier, et en 1729, nous le retrouvons acheter des terres à Amwell, dans le New Jersey, où il allait passer le restant de ses jours. Il mourut en 1765, l'année où le parlement anglais imposa la Stamp Tax.

Johann Peter avait eu cinq enfants de son premier mariage, tous nés en Allemagne. Deux d'entre eux étaient des fils, et chacun d'eux portait le prénom de Johann. Big Bill avait raison lorsqu'il disait qu'il y avait toujours un John à chaque génération des Rockefeller. Cette génération en comptait

1. La famille Rockefeller insiste sur le fait que le doyen, William Rockefeller, se rendit à Richford avec sa famille, et que l'histoire relatée ici n'est pas exacte.

deux — Johann William et Johann Peter. Ils furent amenés avec les autres enfants à Somerville, puis par la suite à Amwell.

Ce second Johann Peter se maria par deux fois. Sa première femme lui donna neuf enfants. Il y avait un John parmi eux. Mais nous nous intéressons surtout au cinquième, William Rockefeller. Ce William, né en 1750 à Amwell, épousa une autre Rockefeller, Christina, la petite-fille de Diell Rockefeller, à Germantown, New York. On compte deux souches Rockefeller aux États-Unis. L'un descend de ce Johann Peter, qui s'était établi à Amwell. L'autre descend de Diell, qui s'était installé à Germantown. Le William dont nous parlons à présent unifiait les deux souches avec son mariage à Christina.

De nombreux enfants naquirent de cette union. L'un d'entre eux était Godfrey Rockefeller, qui était né à Germantown deux ans à peine après la reddition de Yorktown. Godfrey épousa Lucy Avery, de Great Barrington, et s'y installa rapidement. Ce couple eut dix enfants, le troisième de la fratrie était ce grand gaillard dénommé William, qui était apparu sur son cheval, avec ses habits soignés, et avait joué l'idiot sur la place de Richford aux abords de 1836 ou 1837. Ce William Rockefeller, qui était né à Granger, New York, le 30 novembre 1810, allait devenir le père de John D. Rockefeller.

Ces Rockefeller provenaient d'une branche familiale féconde et longévive. Le Johann Peter original vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Son fils, Johann Peter, mourut à l'âge de soixante-quinze ans. On ne connaît pas la longévité de son fils, William. Mais Godfrey Rockefeller, malgré un mépris bien entretenu des lois de la santé, vécut jusqu'à l'âge de soixante-quatorze ans. William Avery — Big Bill — atteignit au mois les quatre-vingt-seize.

Voici possiblement ce que l'on sait avec précision de la lignée Rockefeller. Comme de bien entendu, les inévitables généalogistes du millionnaire étasunien lui ont brodé une riche tapisserie d'ancêtres nobles et quasiment royaux.

Il existe une organisation connue sous le nom de *Rockefeller Family Association* — l'une de ces nombreuses confédérations constituées de divers parents qui préservent les vertus de la vie de clan aux États-Unis. La *Rockefeller Association*, dont les membres se font de plus en plus nombreux d'année en année, en compte actuellement plus de 800. Elle se rassemble chaque année. Elle dispose de branches régionales, qui tiennent leurs propres conclaves, et dans de nombreux États, on trouve des chapitres qui se rassemblent plus fréquemment. Les événements du corps national sont relatés chaque année dans des rapports écrits. Et au cours des dernières années, ils ont institué un magazine trimestriel, appelé *Rockefeller Family News*. Ainsi, toutes les actions du clan éloigné, les faits et gestes anodins des oncles et tantes, les petites visites rendues à d'autres membres de la famille, sont rapportés en vers et en prose, ce qui ne manque pas à l'occasion de donner lieu à des postures altières.

Il n'existe aucune trace que John D. Rockefeller, dont la gloire n'est pas sans rejaillir sur l'association, ait jamais adhéré à cette association. On ne trouve pas non plus dans ses registres le nom de John D. Jr. Lorsque la famille se rassemble à New York, une visite à Pocantico Hills constitue à

chaque fois l'apogée du rassemblement. La grande horde de cousins se rend à la magnifique baronnie de son illustre rejeton. Mais John D. n'y est jamais pour eux. Le drapeau est levé — l'un des gestes favoris des Rockefeller. Mais les honneurs sont rendus par le superintendant.

En 1906, la famille, grâce à la magnificence de John D., a érigé à Somerville, dans le New Jersey, un monument modeste à la mémoire du premier Rockefeller étasunien — Johann Peter de Sagendorf. On prononça des discours, l'histoire fit son chemin dans les journaux. Elle fit même son chemin jusqu'en Allemagne. Là-bas, un modeste petit pasteur, responsable d'une église à Rheinbrohl, lut les récits. Il prit immédiatement sa plus belle plume et écrivit à John D. Rockefeller. Il restait encore des Rockefeller à Sagendorf, annonçait-il, et qui plus est, ce vieux moulin en pierre où Johann Peter avait transformé le grain en farine était toujours debout. Et ce n'était pas tout : ces Rockefeller de Sagendorf et de toute cette région d'Allemagne avaient toujours pensé qu'ils étaient du même sang que le grand roi du pétrole étasunien. John remit la lettre à son frère William, et William la remit à son tour à M. Aaron R. Lewis, le généalogiste qui avait documenté la lignée étasunienne. M. Lewis se rendit en Allemagne et mena son enquête. Et au mois d'octobre 1907, il se présenta devant les parents assemblés, lors de leur convention annuelle, pour leur révéler le résultat de ses recherches, et le secret de leur existence. Il s'agissait d'un récit qui les fit se gonfler de fierté familiale. Il avait remonté la lignée jusque l'année 940 après Jésus-Christ. La famille avait été heureuse de connaître simplement l'origine des Rockefeller à Sagendorf. Mais M. Lewis avait un récit plus impressionnant à raconter. *« Il ne fait aucun doute, »* affirma-t-il, *« que votre famille trouve ses origines en France, dans le Sud, dans cette vieille province connue sous le nom de Languedoc, près des anciennes villes de Montpellier, Nîmes, Toulouse et Beziers. »*

« Je suis parvenu à remonter votre nom aussi loin que l'année 949, dans l'ancienne ville de Lodève, auprès de laquelle ils possédaient un château. »

Il s'agissait d'un gros morceau. Il gagna une saveur supplémentaire lorsque l'on découvrit que le nom de la famille était au départ Roquefeuille, et qu'il existait un rendu en latin pour ce nom — Rocafolio. C'est le clan tout entier qui retint son souffle lorsque l'orateur leur assura :

Ils bénéficiaient d'un titre (ces Roquefeuille) et se mariaient et re-mariaient avec la noblesse, et s'associaient aux meilleures familles de leur époque et de leur génération. Si l'on remonte assez loin, ils disposaient d'une monnaie — des pièces — frappées à leur nom.

Des pièces de monnaie frappées du nom de Rockefeller il y a 900 ans ! Les parents en souriaient d'aise. Puis M. Lewis les enjoignit à lire l'histoire de France entre 1640 et 1690, puis de remonter encore plus loin et de lire particulièrement l'histoire de ce sombre massacre des protestants, pour la Saint-Barthélémy, en 1572. Lors de cette sombre nuit, les assassins avaient occis le grand amiral et dirigeant huguenot, Gaspard Coligny.

« *Lisez comme il fut massacré,* » conclut M. Lewis, « *assis blessé dans sa chambre, le corps jeté par une fenêtre dans la rue, la tête détachée de son corps, puis le tronc sans tête pendu sur une place publique pour recevoir les moqueries.* »

Puis, alors que ces incidents terribles avaient frappé l'imagination de son auditoire, M. Lewis atteignit son paroxysme : « *Ce fut son petit-fils, Gaspard Coligny le troisième, qui épousa l'une de vos parentes.* »

Ces Rockefeller allemands de Sagendorf étaient ainsi d'anciens huguenots français, qui avaient fui les persécutions. La justesse dramatique de tout ce tableau dut faire frissonner les âmes des membres du clan Rockefeller, car au moment où cette histoire fut racontée — en 1907 —, on criait sur tous les tons aux États-Unis pour dénoncer leur parent célèbre, John D. Rockefeller, et avec une intensité qui dut leur apparaître à peine moins furieuse que la haine qui avait été manifestée à l'encontre du malheureux amiral des siècles auparavant.

Un généalogiste de Cleveland, du nom d'Avery, avait tracé la lignée de la grand-mère de Rockefeller jusque John Humphrey du Massachusetts, porteur du parlement exilé de l'épée qui avait servi à décapiter Charles 1^{er}, et avant cela, jusqu'aux Plantagenêts, dont 16 rois anglais, un roi d'Écosse, un roi de France et un empereur allemand.

Le présent récit ne garantit pas l'authenticité de cet imposant historique établi par Avery — qui a été contesté — ni pour les générations quelque peu fantaisistes de Roquefeuille déterrées par M. Lewis. C'est devenu une industrie reconnue que de fournir aux millionnaires étasuniens des ancêtres aristocrates et même royaux. Peut-être aucun généalogiste n'a-t-il déterré et exposé dans le salon de son client des rois et des princes avec autant d'empressement et en les empilant par lots que M. Avery ne le fit pour le compte de M. Rockefeller.

V

Cette chronique est ici parvenue à ce que l'on pourrait dénommer la confluence du sang royal des Plantagenêts et du noble corpuscule des Roquefeuille, qui s'assemblent pour affluer dans les veines de William Avery Rockefeller, le père de John D. Ceci fut accompli en 1786 à Great Barrington par l'union de Godfrey Rockefeller avec Lucy Avery. Les Avery étaient des fermiers économes, et leurs voisins remuèrent tristement la tête lorsque Lucy Avery décida d'unir sa fortune avec celle de cet homme négligent, turbulent et porté sur la boisson. Mais Lucy fit mieux que simplement s'accorder avec lui. Sous sa ferme empoigne, Godfrey s'assagit et s'employa à faire quelque chose de sa vie. Il devint Shériff de Great Barrington, mais ne s'attarda pas longtemps à cette distinction, car avant la naissance de son second fils, il avait déménagé de nouveau, pour s'installer à Granger, New York. Lucy lui donna dix enfants, un à Great Barrington, trois à Granger, trois autres à

Ancram, et enfin trois derniers à Great Barrington où ils étaient retournés s'installer. Le troisième de ces enfants était William Avery Rockefeller. Il naquit en 1810 à Granger.

Après tous ces mouvements, Godfrey Rockefeller, à l'âge de cinquante ans, était prêt pour un nouveau déménagement. Il s'établit à Richford. On ne sait pas ce qui l'amena à s'y installer. Il s'agit d'un petit village du Comté de Tioga, dans l'État de New York, sur le ruisseau Owego, et à environ 110 kilomètres au Nord d'Owego, le siège du Comté. Ce village est proche de la frontière Sud de l'État de New York, et un peu au Nord-Ouest de la ville de New York. Il est situé à environ 80 km au Sud du lac Ontario, et repose sur les terres douces, fertiles et onduleuses qui jouxtent directement la délicieuse rivière Susquehanna, et qui se trouve juste à côté de ces beaux Finger Lakes qui, comme les doigts de la main d'un géant, descendent depuis le lac Ontario comme pour s'en saisir.

Lorsque Godfrey Rockefeller pénétra dans le village, il s'agissait d'une colonie prospère de quinze cents âmes. Le prix des terres allait montant. Le long du ruisseau Owego, la principale occupation était l'exploitation forestière, mais le village disposait de toutes les petites échoppes qui lui permettaient de former une communauté auto-suffisante à cette époque. Il y avait une scierie, deux magasins généralistes, une chapellerie, une ferblanterie, une câblerie, un atelier de charrettes, et une ferronnerie, deux moulins à grains, une petite distillerie de whisky, ainsi qu'une église, un hôtel, un bureau de poste, et une école.

Godfrey acheta une ferme sur Michigan Hill, située à environ 3 km du centre du village. Les maisons situées sur cette colline étaient de rustiques demeures fermières. Celle de Godfrey, qui est toujours debout, était la meilleure de toutes. Mais il était connu pour être un homme dépensier, un fermier pauvre, une source de problèmes sans fin pour son épouse. C'était elle, plus que lui, qui s'occupait de la ferme et de la maison. Il reste encore, à une quinzaine de mètres de la maison, un amas de pierres — ce qui reste d'une enceinte en pierre construite par Lucy Rockefeller. Cette femme robuste avait marqué la ligne, et fait le travail : pendant que deux hommes positionnaient plus bas les pierres les plus lourdes, elle portait les plus petites dans son propre tablier.

Les Rockefeller travaillaient sur la ferme, et certains de leurs fils les y aidaient. Mais Big Bill n'y fut jamais vu, jusqu'au jour de sa singulière apparition dans le village, et sa plaisanterie consistant à faire l'idiot. Il ne mena jamais le moindre travail manuel sur la ferme. Il partait pendant des mois d'affilée. Puis il revenait à la maison, sans jamais s'annoncer et soit monté sur un bon cheval, soit aux commandes d'un chariot de bonne allure. En ces moments-là, il passait le plus gros de son temps autour de la place couverte de pelouse. Il n'était jamais en reste d'histoires sur les Indiens. Il avait des histoires à raconter sur des voyages à travers la Nouvelle Angleterre, et dans tout le Nord de l'État de New York. Il ne buvait pas d'alcool. Il pouvait se montrer éloquent face à l'usine à rhum de la ville. Mais ses compagnons observaient qu'aucune jolie fille ne passait devant lui sans l'examiner de la

tête aux pieds. C'était un beau gaillard, avec un visage fin, une sorte de force virile et évidente qui le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était réellement. Les femmes le regardaient d'un œil approbateur. Il avait une forte mâchoire, et un regard qui en imposait. Il était jovial, et racontait bien les histoires. Il aimait faire le récit de ses propres prouesses — de rire de l'ouvrage des gros nuls qu'il semblait rencontrer partout où il passait. Ce gaillard dégageait toujours une certaine dose d'esbroufe et d'assurance. Pour autant, il ne parlait jamais de ses propres affaires. Mais il était un homme doté d'un énorme esprit animal, et d'une intelligence rapide, qui semblait trouver à s'amuser partout où ses voyages d'affaires le menait.

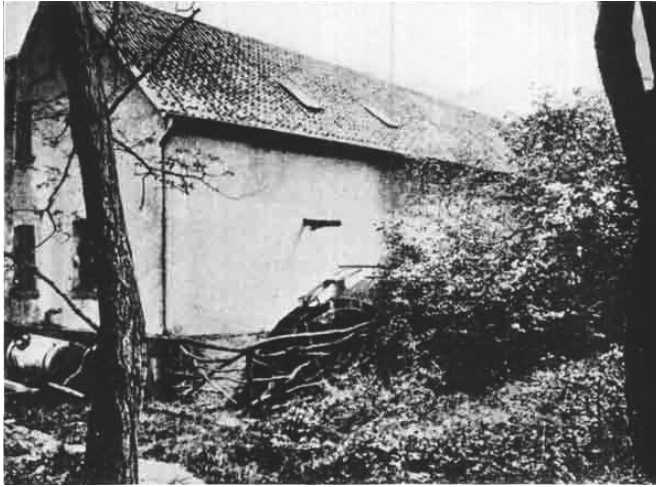


FIGURE 1.1 – Le vieux moulin Rockefeller, opéré sur la fin du XVII^{ème} siècle par Johann Rockefeller, à Arinheller, en Allemagne.

Quoi que Bill Rockefeller fit pour gagner sa vie, il était clair que toutes ses expéditions ne l'emmenaient pas à très grande distance de Richford. On le voyait souvent aux abords d'Auburn, la ville de la prison, dans le Comté de Cayuga, et il était souvent aperçu rodant dans la zone qui avoisinait le lac Owasco. Il avait un don pour captiver le public plus jeune que lui, et de remplir les esprits des plus âgés de soupçons. Par conséquent, on jasa beaucoup lorsque le voisinage de Niles remarqua un grand gaillard, plastronnant si souvent dans une très jolie voiture aux abords du domicile du fermier Davison. John Davison était l'un des fermiers les plus prospères aux abords de Niles. Ces Davison étaient un mélange d'Écossais et d'Anglais, un peu arides — d'austères baptistes, le genre de gens qui apprécient d'utiliser le mot « *juste* ». Bill restait assis de longues heures à attendre Eliza Davison. Elle l'avait rencontré alors qu'il errait dans les campagnes. Elle avait été élevée dans une atmosphère austère, par un père strict. Mais elle-même n'était pas austère. Elle adorait une bonne rigolade, ainsi qu'une bonne blague, et il fut bientôt clair aux yeux du solennel vieux John Davison que sa fille, droite



FIGURE 1.2 – La Maison natale de John D. Rockefeller, à Richford, N.Y. Photographie prise en 1873.

et baptiste, était tombée amoureuse de cet aventurier inconnu. Comme à Richford, on était très curieux au sujet des activités pratiquées par Bill Rockefeller. Eh bien, il était représentant de commerce — c'est du moins ce qu'il affirma —, vendait des médicaments, et voyageait pour exercer cette activité. En tous cas, il satisfaisait Eliza Davison, quoiqu'il ne satisfît pas son père. Et lorsque Bill la demanda en mariage, John Davison s'y opposa. C'est ainsi qu'un jour du mois de février 1837, Bill se rendit avec sa voiture en plein jour à la maison de John Davison, et Eliza partit avec lui pour qu'ils se marient dans la maison d'un ami. Ce n'était pas une fugue amoureuse. Ce fut un mariage sans bruit, mais sans la bénédiction du père de la mariée. Un peu plus tard, Bill et son épouse se rendirent à la maison de Godfrey Rockefeller, sur Michigan Hill.

VI

Sur la route amenant vers Michigan Hill, en direction de la ferme de Godfrey Rockefeller, il se trouvait une nouvelle maison. Elle avait été édifïée deux années auparavant par un homme du nom d'Avery Rockhill, peut-être un parent de la mère de Bill Rockefeller. Bien qu'il ne s'agît que d'une simple petite maison, elle était solidement construite. Elle s'élevait tout en haut de la colline, et disposait d'une belle vue des contrées environnantes, et des jolies collines vertes vers l'Ouest. Juste avant la dernière montée de la colline, on trouve deux ruisseaux qui s'y rencontrent, et descendent vers les moulins de Harford. L'œil sportif de Bill Rockefeller remarqua rapidement qu'on trouvait des truites dans ces ruisseaux. La maison elle-même était entourée de pommiers. Les arbres — très vieux et nouveaux — y sont toujours,

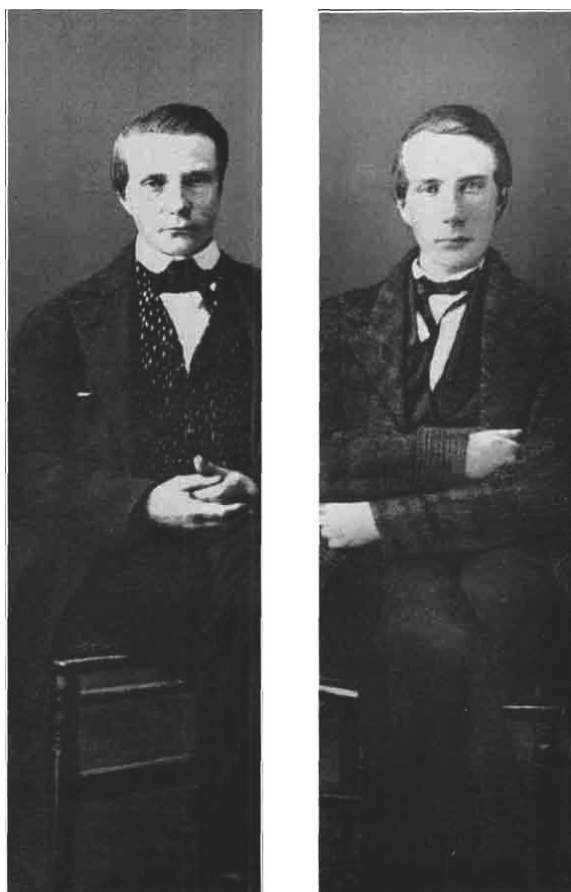


FIGURE 1.3 – À droite, John D. Rockefeller à l'âge de 13 ans. À gauche, son frère, William Rockefeller, à l'âge de 11 ans.

car il s'agit d'une région de vieux arbres. La maison était petite, l'étage inférieur était divisé en trois pièces — une pièce principale et deux autres assez petites. Sur la gauche, une sorte d'annexe séparée — tenait lieu de cuisine et de bûcher, qui ont tous deux disparu de nos jours.² Le premier étage n'est qu'un grenier très bas de plafond, sous lequel il faut se courber pour se déplacer. On y trouvait également deux vastes granges, et elles y sont

2. Le reste de la maison est toujours debout. Elle a été achetée il y a trois ans à Mme Carrie Rockefeller, une cousine qui en était propriétaire et y avait vécu, par Mme Sarah S. Dennen, de Brooklyn, pour être déplacée jusque Coney Island et y tenir lieu de musée Rockefeller. Les membres de la *Rockefeller Family Association* se sont opposés à ce projet, qui a fini par être abandonné. Les gens de cette région continuent de caresser le désir de faire développer la vieille ferme Rockefeller et les terres avoisinantes en « *Parc Rockefeller* », dont la maison serait la principale attraction. Une généreuse contribution de Rockefeller à cet égard est très espérée pour pouvoir concrétiser ce rêve.

toujours. On a pratiqué dans le mur le plus grand de l'une de ces granges trois petites ouvertures, pour la ventilation et la décoration. À bien y regarder, on constate qu'il s'agit d'un travail plutôt bâclé — un décanteur et deux vitres — sur la grange de Bill, qui avait le Rhum en horreur, et Eliza Rockefeller. Une ferme de 24 hectares s'étendait sur l'arrière de la maison. C'est là que Bill Rockefeller installa sa jeune épouse. Et c'est là qu'une année tout juste après leur mariage, ils eurent leur premier enfant — Lucy Rockefeller, qui portait le même prénom que sa grand-mère. Dix-huit mois plus tard, arriva le garçon dont l'arrivée est relatée dans le paragraphe d'ouverture du présent récit. Deux années plus tard, ce fut un autre garçon, William, qui fit son apparition.

Bill Rockefeller, le père, ne s'occupait pas de la ferme. Il avait embauché un homme qui travaillait un bout de terrain et aidait à l'entretien des lieux. Bill, quant à lui, était le plus souvent absent, rentrant chez lui par intervalles, suscitant toujours le bonheur de son épouse et de sa jeune tribu.

VII

En 1840, la campagne était, pour reprendre les termes de Henry Clay, semblable à un « *océan subissant les convulsions d'un terrible orage.* » William Henry Harrison, le héros de Tippecanoe, était le candidat du parti whig à la présidence. Opposé à lui, on trouvait Martin Van Buren. Dans le comté de Tioga, les vagues engendrées par cette bataille turbulente s'élevaient et rebondissaient dans les villes forestières. Autour de la place du village de Richford, les dirigeants des péquenauds parlaient de la panique de 1837. À Owego, les dirigeants du comté se préparaient à une grande réunion.

Au matin du jour de ce grand événement, les gens du comté de Tioga affluèrent par toutes les routes — à cheval, en chariot de ferme, à pied, avec leurs femmes, enfants et employés, et ayant pris soin d'emmener avec eux leur couverture, leurs casseroles en cuivre, plats en bois, et des victuailles pour y rester une journée ou davantage.

Ce matin-là, la population de Richford était donc en mouvement. Il s'agissait d'un voyage de 20 km jusqu'à Owego, et les habitants du paisible village de bûcherons et de fermiers étaient à bord de chariots, et avaient dès les premières heures de la journée pris la direction de la principale ville du comté. L'air était empli d'une odeur festive. À bord de chaque voiture étaient embarqués un pichet de whisky, et un grand pichet de cidre. Richford, tout comme l'ensemble du comté de Tioga, était une communauté qui aimait boire. Les vestiges de l'alambic à whisky, situé près de la place centrale, y sont toujours. Partout, l'alcool circulait aussi librement que l'eau. Les marchands du village vendaient l'alcool à bas prix, si bien que le plus pauvre des hommes pouvait en acheter autant qu'il pourrait en transporter. Dans la plupart des échoppes, on trouvait sur le comptoir un seau de whisky et une tasse en étain, afin que le client pût se verser une solide rasade. On avait

de l'alcool dans chaque maison. « *Les enfants en recevaient avec modération tant qu'ils étaient en bas âge, et se servaient eux-mêmes abondamment en grandissant,* » affirme un vieux chroniqueur. « *Qu'importe l'ameublement de la maison, partout on trouvait dans l'armoire un pichet d'alcool fort.* »

Mais il existait une maison où il n'y en avait pas. Et comme les fermiers se déplaçaient ce matin-là vers Owego, il y avait une voiture à bord de laquelle ne se trouvait ni cidre, ni whisky. Il s'agissait de celle de Bill Rockefeller. Bill était de retour pour assister à la grande rencontre d'Owego. Et ce matin-là, avec son épouse et leur petite Lucy, alors âgée de deux ans, et avec John, encore nourrisson, bien calé dans les bras de sa mère, il prenait la même route que tous les résidents de Richford.

Le chariot de Rockefeller, tiré par deux excellents chevaux, progressait dans la nuée vers le siège du comté, situé sur la rivière Susquehanna. Tioga était acquise aux Whigs. Tout le monde disait que l'État de New York se prononcerait pour Harrison et Tyler, sans les mauvaises influences de ce Tammany Hall, dans la grande ville de New York. Autour de l'hôtel Awaga, une foule oisive était assemblée, contemplait l'endroit où les grands hommes du comté étaient hébergés pour l'instant. Des gentlemen à l'allure importante, portant des hauts de forme et des manteaux vert bouteille en entraient et en sortaient. Dans les rues, chacun parlait, riait, faisait du bruit, s'apostrophait à distance, les marchands ambulants vendaient du maïs, du cidre, des babioles et des drapeaux. Aux abords de la place publique, de l'autre côté du pont enjambant la Susquehanna, dans les prés, les chariots étaient garés, et les femmes préparaient le déjeuner sur les feux de camp.

Big Bill vit plus d'un visage connu. Il apostrophait ses connaissances avec un rire franc. Mais Eliza Rockefeller considérait avec consternation la gaîté presque séditeuse de cette foule. Partout, on voyait des hommes bien imbibés de whisky, ou en bonne passe de le devenir. On voyait dans cette foule des Rockefeller qui n'étaient pas en meilleur état que les autres. Pour Eliza, l'air avait une odeur de malice. Elle n'était plus la joyeuse fille de Niles. Jeune mère de deux enfants en bas âge, vivant dans une ferme isolée, dont son mari aventureux était presque toujours absent, son visage avait perdu son sourire et elle était devenue un peu austère. Elle avait désormais des problèmes. Elle aurait préféré ne pas venir.

C'était une foule favorable aux Whigs, pleine d'enthousiasme pour les candidats de ce parti — Tippecanoe et Tyler Too. Mais quelques personnes avaient l'enthousiasme assez bridé, comme Eliza Rockefeller. On comptait plus d'un fermier puritain, craignant Dieu, et détestant le rhum, qui était perturbé par ce qui ressemblait à la bévue des gestionnaires de campagne de Harrison. Harrison était bien un buveur de cidre. Mais comme tout le monde. Pourtant, on avait tant parlé de la consommation de cidre du général que l'on aurait pu croire qu'il ne savait rien faire d'autre. Les Whigs avaient misé sur le fait que le général Harrison était né dans une cabane de bûcheron. À Baltimore, un éditeur à la plume caustique avait répondu que Harrison semblait plus à l'aise dans sa cabane de bûcheron, avec son tonneau de cidre, qu'il ne l'aurait été à la Maison-Blanche. Chacun avait lu cela dans le journal

démocrate hebdomadaire d'Owego — la *Gazette*. Les Whig avaient répondu en faisant du tonneau de cidre, et de la cabane de bûcheron, l'emblème de leur campagne. La cabane de bûcheron ne posait pas de problème. Mais le tonneau de cidre — aux yeux de certains, cela s'apparentait à un symbole païen. Et les démocrates jouaient beaucoup sur ce tableau. Mais la vaste majorité de la foule semblait ce jour l'apprécier tout autant que son propre tonneau de cidre.

Bill Rockefeller avait garé son chariot sous un grand orne, près de la rivière, à portée de vue de la scène des orateurs. Et à présent, juste après midi, il y eut un mouvement général vers la place du tribunal. La grande parade commençait. La foule s'assemble autour de la scène des orateurs. Aux abords de la place, des hommes et des femmes sont debout sur leurs chariots pour bénéficier d'une meilleure vue. Le son des tambours et des fifres vient de la direction de Front Street, et de l'hôtel Awaga. Les vibrations des tambours et les sons aigus des fifres vont croissants, et soudain, la parade fait son apparition sur la place. Il y a des Whigs à cheval habillés en Indiens, et d'autres, sous leurs chapeaux de fourrure, déguisés en garde-frontières. Derrière eux, arrivaient les grands hommes du Whig, à cheval. Puis, un grand cri, le char est en vue. Il est monté sur un grand chariot, surmonté d'une cabane de bûcheron. Devant la cabane, on distingue un tonneau de cidre. Des hommes en brodequins sont postés de manière ostentatoire à côté de lui, et y puisent des tasses, qu'ils boivent à la santé de la foule. Un cri monte de la foule impie. Il y a plus que du faux cidre que boivent des hommes sur le char. La foule est joyeuse. Des cris et des rires sauvages rivalisent avec les sons des fifres. Le plus gros de la foule a déjeuné de cidre et de whisky. De nombreuses personnes dansent, et poussent des cris d'Indiens et des cris de joie.

Ici et là, quelques hommes et femmes au visage sombre considèrent le spectacle avec dégoût et horreur. Big Bill Rockefeller est debout à l'arrière de son chariot, serrant de ses bras puissants la femme qui est devant lui, enveloppée dans son châle et le nourrisson dans les bras. Elle voit avec horreur cette joie impie. Elle voue une haine indéfectible au rhum. Elle se souvient de toutes les beuveries d'alcool qu'elle a vues, surtout depuis qu'elle s'est installée à Richford. Pourquoi un Dieu juste laisse-t-il se produire une chose aussi mauvaise sur le monde ? Quand remettra-t-il les choses en place ? Elle ressent un élancement de crainte pour le petit garçon qu'elle porte contre sa poitrine. Elle le serre plus fort sur son cœur. Comment saurait-elle — cette femme pieuse, forte et résolue — qu'elle tient dans ses bras Némésis — le garçon qui deviendra un homme, et dont l'or frappera le tonneau de cidre et la bouteille de rhum. Elle tient entre ses bras l'instrument de Dieu.

VIII

Harrison et Tyler furent élus. C'était peut-être bien la dernière fois qu'un homme se présentant à la présidence pourrait remporter des voix avec un

tonneau de cidre. Il fut investi le 4 mars 1841. Un mois plus tard, Harrison mourut. La nouvelle parvint à Richford vers le milieu du mois d'avril. À ce moment-là, Eliza Davison attendait l'arrivée d'un nouvel enfant. Big Bill était à la maison, comme d'habitude, pour rester aux côtés de son épouse. Et un mois plus tard, naquit cet enfant. Ce petit garçon reçut le prénom de son père — William. Il naquit le 31 mai 1841. Après cela, jusque l'été, Bill resta aux alentours, ne réalisant que quelques voyages rapides pour vaquer à ses aventures mystérieuses. Puis, un jour, il se rendit au magasin de M. Rich et annonça qu'il partait pour un long voyage.

« *Veillez aux besoins de ma famille, M. Rich,* » dit-il. « *Donnez leur tout ce qu'ils vous demanderont. Je serai parti plus longtemps que d'habitude. À mon retour, nous réglerons cela comme à l'accoutumée.* » Un jour ou deux plus tard, il prit la route, en laissant derrière lui Eliza, avec trois enfants en bas âge, dans la petite maison de Michigan Hill. Il s'agissait d'une demeure solitaire pour cette femme. Il y avait encore des ours dans les forêts. De temps à autre, une panthère s'aventurait aux lisières des bois. Parfois, on voyait un Iroquois errer aux abords de la rivière Susquehanna.

Il ne fait guère de doute qu'à cette période, les Rockefeller connaissaient des circonstances difficiles. Bill Rockefeller se retrouva à évoluer au travers de quelques épisodes de prospérité réduite. À ces moments-là, il rentrait s'occuper de sa famille. Mais lorsqu'il repartait, la famille dépensait rapidement l'argent qu'il avait laissé. Le crédit du magasin de Rich était leur seul soutien. Parfois, la bataille était rude pour rester à l'abri du besoin. Le jeune John, au fil de toutes ces années, dut voir sa mère faire des économies sur les plus petites choses. La maison était elle-même un piètre endroit. Il s'agissait de l'une des plus humbles de tout le voisinage. Elle est encore debout à ce jour pour en témoigner. De son toit émergeait une cheminée de briques. Chaque maison riche disposait d'un âtre, large et confortable. La maison Rockefeller disposait d'une cheminée, mais pas de foyer. La cheminée n'était qu'une simple tentative de donner le change. On peut la voir de nos jours où elle commence, juste sous le toit du grenier, appuyée sur une plateforme de bois, puis partant vers le haut à travers les bardeaux pour que de l'extérieur le change fût donné.

C'est ici, dans cette petite maison, exposée à un paysage glorieux de douces et vertes et collines et de frondaisons luxuriantes, que ce petit garçon passa ses premières années. Il vécut ici jusqu'à l'âge de quatre ans, et jusqu'à ce que sa sœur Lucy et son frère William fussent âgés respectivement de six et deux ans. On trouvait de nombreux autres Rockefeller sur l'autre versant de la colline, là où vivaient Godfrey et sa famille nombreuse, et à ce qu'il semble, les familles ne vivaient pas vraiment en paix entre elles. Ce petit John était un enfant fort, calme, au visage grave, qui avait pour habitude de regarder avec intensité les choses et les gens, et qui aimait s'amuser tout seul. Eliza Rockefeller n'avait guère d'occasion de s'amuser, et devint peu à peu une femme au visage sérieux. Il n'y avait guère d'activité religieuse d'importance aux abords de Richford. Il n'y avait aucune église où Eliza aurait pu se rendre. Elle n'était pas encore membre active d'une église, et son époux n'était en

aucun cas un homme religieux. Il y avait une école d'une seule classe à quelque distance de la maison. Il y reste à ce jour une école du même style. Elle est signalisée aux visiteurs comme étant la première école où le petit John fut élève. Mais il ne fut jamais élève de cette école. Qui plus est, la petite structure de trame qui y est élevée de nos jours n'est pas celle qui était en place à l'époque. Mais la présence de l'école et du maître contribuaient à emplir certaines des longues journées solitaires d'Eliza Rockefeller, alors que son époux était par monts et par vaux pour ses mystérieuses escapades. Bill ne partait jamais pour une durée de temps fixe. Habituellement, le premier signe de son retour était la vision de son fouet et de son attelage, montant la côte de Michigan Hill. À chaque fois qu'Eliza baissait les yeux sur la colline ; lorsque les enfants regardaient en cette direction, c'était toujours avec la pensée que peut-être, le père, grand, jovial, rieur et beau allait soudain faire apparition au tournant de la route. Tout au long de l'année 1843, les gars de Richford dont les affaires les amenaient aux abords de ce chemin s'habituaient à voir de temps en temps Eliza Rockefeller, debout à sa porte, regardant à travers les pommiers, par-dessus les ruisseaux jumeaux, sur la route de Michigan Hill.

IX

Telles furent les années calmes. Une bougie qui se consumait dans un cottage. Le bruit des sabots des chevaux sur un chemin de terre. Le rythme assourdi de la roue à eau qui tournait sur le bord du petit moulin. Autant de représentations de la lumière, de l'énergie et des moyens de transports qui étaient ceux des États-Unis à cette époque.

Lorsque la nuit tombait sur le cottage Rockefeller, une bougie d'ambre de cachalot, ou de suif, procurait pour un temps la lumière avant l'heure du coucher. C'était l'âge de la bougie.

Même si le petit garçon de 1843, qui jouait parmi les pommiers et au bord des deux ruisseaux de Michigan Hill, n'y pensait pas, les États-Unis cherchaient à cette époque activement des moyens de s'éclairer. Des usines plus grandes, des trains roulant la nuit, des bateaux à vapeur sur les rivières — tous ces éléments de progrès demandaient davantage de lumière. La plus grande avancée avait été réalisée en utilisant le gaz de charbon. Vingt années auparavant, les rues de Boston étaient déjà éclairées au gaz. Un peu plus tard, New York, Philadelphie, la Nouvelle-Orléans et d'autres villes plus modestes s'étaient également mises à éclairer les rues de la même manière. On fabriquait le gaz à partir du charbon, mais quelques sociétés le fabriquaient à partie de résine et de goudron. On avait même utilisé le gaz naturel pour éclairer quelques villages. Mais les campagnes, dans l'ensemble, continuaient de s'éclairer avec des lampes à pétrole, et surtout des bougies. À Owego, dans la belle demeure de M. Hewitt, on trouvait des lampes à huile dotées de brûleurs Argand, et des cheminées de verre où se consumait de l'huile

de baleine. Dans certaines des plus belles maisons de l'Ouest, on brûlait de l'huile de saindoux fabriquée à Cincinnati. Dans certaines belles demeures anciennes du Sud, on brûlait de l'huile de coton fabriquée à Petersburg, en Virginie, et le long du Golfe, on distillait la résine côtière ainsi que la térébenthine pour produire de la camphine, un fluide éclairant dangereux. Mais la bougie, fabriquée à partir de diverses graisses ou d'ambre, restait encore utilisée pour éclairer presque tous les foyers des États-Unis. La plus grande industrie pétrolière³ était installée sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Les sièges sociaux de cette industrie étaient à New Bedford. Les travailleurs partaient en mer sur des bateaux pour récupérer l'huile des baleines. Et le magnat de cette industrie était M. Gideon Howland, Jr., le grand-père de Hetty Green.

Il existait un autre homme de l'huile, bien plus obscur, mais intéressant au vu de ce qui va suivre. Son nom était Cary. Loin de New Belford et de Richford, dans le comté de Crawford, en Pennsylvanie, Cary s'était établi sur un gisement suintant de graisse et d'eau, appelé Oil Creek. Une huile appelée pétrole, dont émanait une étrange odeur, flottait à la surface de ce ruisseau. Les Indiens l'utilisaient comme remède, et les colons de la région s'en enduisaient les articulations lorsqu'ils ressentaient des douleurs.

Cary extrayait l'écume de pétrole de la rivière, remplissait des tonneaux de ce fluide, accrochait un tonneau de chaque côté de la selle de sa monture, et parcourait 240 km, le long de la rivière Allegheny, jusqu'à Pittsburgh. Il y troquait ses deux fûts de vingt litres en échange de divers articles, qu'il ramenait ensuite à Crawford. Chacun de ces transactions se faisait pour l'équivalent d'environ dix dollars. À Pittsburgh, les pharmaciens utilisaient le pétrole en petites quantités pour produire des remèdes.

Cary fut le premier producteur de pétrole. Il était producteur et transporteur. De temps à autre, un autre riverain de la rivière pouvait emplir un fût de pétrole et l'amener à Pittsburgh. S'il s'y rendait avant Cary, ce dernier trouvait le marché saturé à son arrivée. Il fut également le premier à subir cette monstrueuse surproduction de pétrole.

X

« *L'ÉPONGE DU MONOPOLE a absorbé toute la richesse de la nation.* » C'est ainsi que la chambre législative de l'Alabama fulminait contre la petite pieuvre dont les faibles tentacules avaient un peu frétilé quelques années avant la naissance de John D. Rockefeller. Cette phrase fiévreuse semble quelque peu absurde pour décrire la simple vie économique de ces jours reculés. Les États du Nord, plus que tout autre lieu du monde, étaient engagés dans le système de l'individualisme qui a gagné de plus en plus en popularité

3. Il faut prendre ici la notion de « *pétrole* » au sens anglo-saxon. Parler de pétrole à cette époque est plutôt anachronique, au sens strict. Nous le traduisons de « *oil* », qui peut désigner en langue anglaise, dans un sens assez large, tout fluide énergétique, NdT



FIGURE 1.4 – Cary, le premier extracteur de pétrole.

depuis que les physiocrates, puis après eux Adam Smith, l'avaient annoncé au cours du siècle précédent. Ces États étaient tout à fait au clair quant à l'idée que la principale prérogative de l'État est de maintenir l'ordre. Dans le monde industriel et économique, la grande force régulatrice est l'amour-propre. *Laissez faire, laissez passer*.⁴ Le meilleur moyen de développer la vie économique est de ne pas l'entraver. La libre compétition — telle était la puissance stimulante et régulatrice. Chaque homme, servant ses propres intérêts, tiré vers l'avant par son désir de vivre et de s'enrichir, va développer ses propres forces jusqu'aux limites de l'intérêt général. Chaque homme s'emploie à ce qu'il préfère, et à ce qu'il fait le mieux. Durant tout le siècle à venir, on répéterait à l'envi ce mot de « *compétition* » jusqu'à ce que les hommes se mettent à le vénérer comme une sorte de religion. C'est dans ce monde que John D. Rockefeller était né, semblable à une graine. Il allait apprendre assez rapidement à mépriser la compétition. Mais il allait s'attacher à l'autre mot, « *individualisme*, » une fois que le sens en fut extrait. Son entrée dans le monde des affaires, et la carrière qu'il allait dérouler par

4. En français dans le texte, NdT.

la suite, allaient refléter dans une large mesure l'histoire du développement économique étasunien, et la guerre contre le *laissez faire*.

La vie, à cette époque, était si différente de celle que nous menons de nos jours qu'il nous est difficile de la dépeindre. Une ligne, tracée suivant les limites Ouest de l'État de New York, puis la frontière Nord de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois, puis vers le Sud suivant la frontière occidentale du Missouri, de l'Arkansas et de la Louisiane, définissait la frontière Ouest de tous les États. Au-delà du Missouri, il n'y avait pas d'État. Le Michigan, le Wisconsin, le Kansas, l'Iowa, ne constituaient pas encore des États. Le Texas, l'Arizona, l'Idaho, l'Oregon, l'État de Washington et la Californie appartenaient au Mexique. On comptait trente États, et leur population combinée était moindre que l'addition des populations contemporaines de l'État de New York et de l'Ohio. Boston, Baltimore et Philadelphie comptaient moins de 100 000 habitants. Le plus gros de la population était assemblé le long de la côte Atlantique, sauf dans l'Ohio, où plus d'un million de personnes s'étaient déjà installées. Mais partout, de l'Atlantique au Mississippi, on ne comptait qu'une maigre tranche de population. Cette population était presque entièrement occupée par les travaux agricoles, et ceux qui ne vivaient pas dans des fermes étaient établis dans des petits villages, qui fonctionnaient à l'ancienne, un monde d'autonomie. Le gouvernement était entre les mains d'hommes dont les sympathies allaient à la population agricole. Les conditions de vie ne poussaient guère à la croissance de grandes villes. On trouvait des usines de bonne taille ; il y avait la vapeur et des voies ferrées. Mais ces choses étaient nouvelles, et exceptionnelles. Elles ne marquaient pas le pays d'un caractère singulier.

On aurait pu trouver, en voyageant de-ci de-là, tous les stades de développement — la ferme primitive et indépendante économiquement, le village auto-suffisant, le petit moulin à eau du marchand-fabricant, la grande usine détenue par une corporation. Aux abords de Richmond, chacun de ces stades de développement était représenté. Dans la vallée de la rivière Susquehanna, on trouvait des fermes dont les propriétaires élevaient leur propre bétail, leurs porcs et leurs moutons. Les bouchers itinérants découpaient leur viande, et les cuirs étaient amenés au tanneur du village, puis au corroyeur. La laine des moutons qu'ils avaient était filée, puis assemblée en linge par le cardeur de laine. Ils achetaient les étoffes en coton au magasin du village, mais fabriquaient leurs propres vêtements, hormis les gentlemen raffinés qui vivaient à Owego et se rendaient à Auburn, ou traversaient même le New Haven, pour trouver un tailleur. Ils disposaient de bonnes charrues en fer, fabriquées par l'usine établie par Jethro Wood, le premier homme à avoir fabriqué une charrie en métal faite de pièces interchangeables, car Wood vivait à proximité. Mais la plupart des outils de leurs fermes étaient fabriqués par le forgeron du village. Le sellier et le fabricant de harnais, le menuisier et l'ébéniste, le forgeron et l'armurier, le cordonnier, ces artisans pourvoyaient aux besoins industriels du village, et des campagnes environnantes. Il y avait une minoterie, une scierie, et une distillerie de whisky, ainsi, bien sûr, qu'un barbier.

Mais les usines faisaient leur apparition. On trouvait même de vastes

installations — grandes au moins à l'époque. À Waltham, et tout particulièrement à Lowell, d'immenses métiers textiles employés des centaines de personnes, surtout des femmes. William Morris fabriquait des locomotives à Philadelphie, et les exportait même. Les *Great Western Iron Works*, qui deviendraient par la suite la Brady's Bend Iron Co, disposaient d'un investissement d'un million de dollars et hébergeaient 537 familles sur leurs terres. Une seule entreprise horlogère vendait 40 000 montres à l'étranger. On comptait environ 50 000 000 \$ investis dans les métiers à coton, et 250 000 000 \$ dans des usines de toutes sortes.

Mais même les grandes usines n'étaient pas si imposantes, si on les compare aux standards ultérieurs. Ainsi les *Ames Works* fabriquaient des pelles, et les gens perdaient leur souffle quand on leur apprenait que cette usine en fabriquait 480 par jour. Mais la plupart des usines ne dépassaient guère cette échelle. On trouvait des métiers ou des ateliers où l'on faisait usage de certaines machines. Il s'agissait de petites entreprises, gérées par des marchands-producteurs, des hommes qui disposaient de leur petite chaîne d'approvisionnement en produits, et les vendaient directement. Le fabricant de conserves colportait ses produits de maison en maison, son barda sur le dos, ou à bord d'un chariot. D'autres vendaient leurs produits principalement au sein des villages et campagnes environnantes. D'autres emplissaient leur chariot et l'amenaient à la ville la plus proche. Le producteur de minerai de fer chargeait sa production sur une barge à fond plat, déplaçait celle-ci le long des canaux et rivières, et vendait directement où il accostait. Mais pour réduites que fussent ces entreprises, on commençait à les voir se développer, et elles commencèrent également à se rassembler autour de certains lieux. Danbury était une ville de chapeaux, Gloversville une ville de gants. Lynn était réputée pour ses cordonneries, Lancaster pour ses chaudronniers, Germantown pour ses bas tricotés, Wilmington et Rochester pour leur farine.

Mais on trouvait principalement ces petites usines autour des sites présentant un potentiel hydraulique. Il y avait des usines à vapeur, surtout en Pennsylvanie. Mais dans les États de New York et de Nouvelle Angleterre, le moulin à eau constituait le moteur de base. En 1840, par exemple, tout au long de la vallée de la rivière Blackstone, entre Worcester et Providence, on trouvait une ligne continue d'usines — quatre-vingt-quatre métiers à coton, vingt-deux métiers à laines, trente-quatre ateliers d'usinage et feronneries. On avait fait usage de la vapeur dès 1803 pour vidanger l'eau des mines, et vingt années auparavant, les moteurs à vapeur étaient fabriqués à Pittsburgh. Désormais, en Pennsylvanie, c'était environ la moitié des usines qui exploitaient la vapeur. Mais à New York, en Nouvelle Angleterre, et dans le New Jersey, l'énergie hydraulique restait reine.

Les chemins de fer étaient arrivés, mais n'assuraient pas encore d'importants volumes de fret. Le chariot de ferme et la diligence restaient les principaux moyens de déplacement, et pour les transports lourds, on usait de la barge et le bateau à vapeur, sur les canaux, rivières et lacs. Le bateau à vapeur et le développement des canaux avaient fortement ouvert les horizons des gens, et agrandi leurs espaces commerciaux. Mais désormais, le chemin

de fer allait influencer les manières de vivre et d'échanger. Il est aisé de voir pourquoi les hommes vivaient dans des zones réduites et limitaient leurs échanges aux marchés locaux, lorsque l'on sait qu'il coûtait quatre dollars d'envoyer un tonneau de farine par voie de terre de Pittsburgh à Philadelphie⁵. Avec le cheval, le fret terrestre coûtait entre vingt et soixante centimes par tonne et par mile. Rapidement, le chemin de fer fit baisser ce coût à trois centimes par tonne et par mile.

Désormais, ces forces — les machines et les voies ferrées — allaient lancer la jeune nation sur un nouveau chemin. L'année de naissance de Rockefeller marque la fin de l'ancienne ère, et le début d'une nouvelle. Le pays, sans s'en rendre compte, était sous la domination de nouvelles forces qui étaient en train de s'assembler. Tout était en mouvement. De manière ininterrompue depuis la fin de la Révolution, les migrations sans fin vers l'Ouest étaient en marche. Les chariots se déplaçaient, d'abord au-delà des Alleghenies, puis au-delà du Mississippi, puis au-delà, jusqu'en Oregon. Depuis New York et le Connecticut, les caravanes partaient pour l'Ohio, et chaque jour, les charrettes et chariots couverts grondaient sur la route, passaient sur la place de Richford, jusqu'au Érié. Tout était en fermentation. De nouvelles personnes affluaient dans le pays — un demi-million au cours des dix années précédant la naissance de Rockefeller, trois fois plus au cours de la décennie qui suivit. Désormais s'ajoutait à l'immigration un nouveau mouvement — qui consistait à se déplacer sur le territoire. Les filles quittaient les fermes pour se rendre dans les usines textiles, dans les villes les plus proches. Les nouvelles choses apportaient des changements dans la vie des gens. Les champs de céréales se déplaçaient vers l'Ouest. De nouvelles villes faisaient éclosion dans les lointains États de l'Ohio, du Missouri et de l'Indiana. Le joug des anciens aristocrates avait pris fin, et de nouveaux hommes, des hommes de la terre, des hommes des cabanes de bûcherons, avaient pris le relais. Le bruissement de la vie emplissait l'air ; les vents invisibles qui font se lever les hommes, les mettent en mouvement et les dirigent vers l'avant soufflaient sur les terres.

Les anciens secouaient la tête. Les usines démembraient le foyer étasunien, se lamentaient-ils. Le sénateur Isaac Hill, du Vermont, s'adressant à ses pairs, parla avec des sentiments du bon vieux temps où chaque famille faisait pousser, filait et tissait ses propres vêtements. « *Désormais, de grandes usines, soutenues par un capital démesuré et sans scrupule, ont annihilé l'industrie domestique.* » À la chambre, le représentant Christopher Rankin, du Mississippi, pleurait la « *mort de tant de petits établissements qui pouvaient, de manière séparée, et sans grand bruit, tracer leur voie en des existences honorables.* » « *Désormais* », se plaignait-il, « *un grand établissement croît sur les ruines de tous ceux qui l'environnaient.* »

Ainsi, ils contemplaient avec crainte ces petites entreprises, et leurs usines qui employaient cinq-cent ou mille personnes, capitalisées à hauteur d'un demi-million, ou plus de dollars, et s'engageant dans les activités d'un très faible pourcentage de la population. Ils n'avaient aucune idée quant au fait

5. Les deux villes sont distantes d'un peu moins de 500 km, NdT

qu'un petit garçon, qui jouait pieds nus dans une maison, vêtu d'habits faits à la main, dans la ferme d'un village, allait amasser, avant un demi-siècle, une fortune suffisante pour acquérir avec seulement 20 \$ de ses capitaux toutes les usines, grandes ou petites, qui provoquaient les craintes des âmes aux États-Unis en 1840.

XI

Il est vrai qu'une génération nourrit toujours les germes des forces qui domineront la suivante ; tout système social élève les choses qui contrôlent celui qui lui succédera. En 1840 étaient présents, même en cet âge de la petite usine à peine lancée, presque tous les éléments que Rockefeller et ses contemporains allaient utiliser pour construire l'ère de la production de masse. À ce moment précis, l'Angleterre abrogeait au moins trente anciennes lois de régulation pour faire place nette à l'âge d'or de la compétition irrégulée. Mais dans le même temps, tous les outils dont Rockefeller allait faire usage pour élever son empire industriel et entreprendre à titre privé d'établir la régulation du commerce, là où le gouvernement aurait abdiqué, étaient en fonction. Non seulement la corporation était-elle en cours de développement, mais la vente d'actions à grande échelle pour rassembler les fonds, tandis que dans le même temps, il y avait déjà quelques personnes qui avaient compris comment une poignée de gentlemen au centre du dispositif pouvaient en usurper le contrôle. En 1840, les quinze propriétaires originels d'une corporation du Massachusetts appelée *Merrimac Company* avaient élargi le groupe à 390 actionnaires, répartis sur l'ensemble de la Nouvelle Angleterre. Déjà à cette période, des accusations furent portées à l'encontre d'une clique d'actionnaires de Boston, qui avaient appris comment perpétrer leur contrôle en faisant signer aux autres actionnaires des procurations à leur bénéfice. Les réunions d'actionnaires étaient tenues dans des pièces de dimensions réduites, et l'on convoquait ces réunions pour diverses sociétés, toutes le même jour et à la même heure, afin de diviser l'opposition des petits porteurs indépendants qui possédaient des parts dans diverses sociétés. De cette manière les affaires menées par la plupart des sociétés de fabrication du Massachusetts étaient sous la domination d'un petit groupe de capitalistes de Boston. On dit qu'un seul homme a été directeur de vingt-trois sociétés. Ces magnats financiers contrôlaient également une société d'assurance-vie du Massachusetts disposant d'un capital de 500 000 \$, et par ce biais dominaient le décuple de ce montant en fonds d'investissements.

Ils avaient déjà mené à bien une fusion de sociétés, et inventé une société de gestion⁶. Lowell, Moody, Appleton, Kirk Booth, et d'autres, déclenchèrent une fusion de la *Boston Manufacturing Company*, de la *Merrimac Company*, et de la *Patwucket Canal Company* afin de combiner les processus de la première, les capitaux de la seconde et la puissance hydraulique

6. Une *holding*, en anglais, NdT

de la troisième. Comme ils développaient davantage d'énergie que celle qui leur était nécessaire, et qu'ils contrôlaient les brevets sur les processus industriels, ils se mirent à vendre l'énergie excédentaire et à louer leurs brevets. Ils fabriquaient des machines de production textile et établirent une filiale destinée à ériger des usines textiles. Ainsi, ils pouvaient contribuer à financer la formation d'une nouvelle société, ériger les locaux, l'équiper en machines, lui vendre un site, et lui livrer la puissance hydraulique nécessaire à son fonctionnement. Tout ceci en addition à leurs propres affaires qui constituait ainsi un exemple parfait d'industrie intégrée. Qui plus est, dans le processus, ils édifièrent la première ville industrielle sur mesure — Lowell, dans le Massachusetts — et pour unifier leurs diverses sociétés de gestion, le principe d'une société *holding* fut institué. Outre tout ceci, ils constituèrent également une communauté de brevets.

Lowell, Moody et d'autres continuèrent à mener des expériences pour perfectionner les machines textiles et les flux d'énergie, établissant ainsi la première recherche industrielle. Ils introduisirent au sein de leurs entreprises des hôpitaux, des bibliothèques, des cercles d'amélioration, des écoles de nuit, des cliniques, et un programme de logement étendu, ainsi qu'un magazine des plus remarquables édité par les jeunes employées, qui s'attira les plus grandes louanges de Charles Dickens, et qui fut le parent de la longue lignée de bulletins maison et de journaux de société qui sont désormais monnaie courante.

Une chose n'avait pas encore fait son apparition. Avec le développement des machines-outils, des voies ferrées et le développement de la finance d'entreprise, elle allait devenir le facteur le plus puissant dans le développement magique des cinquante années qui suivraient. Il s'agissait du dévoilement des vastes ressources naturelles des États-Unis. Peut-être est-ce la chose la plus significative, économiquement, la plus marquante des différences entre les États-Unis au sortir de la Guerre Civile et les États-Unis de 1839. On considère de nos jours comme su de tous que cet immense continent et ses richesses constituent un paradis ouvert empli de trésors naturels. Mais lorsque les Rockefeller vivaient à Richford, nos ressources naturelles étaient quasiment inconnues. Les forgerons étasuniens fabriquaient des chaussures en utilisant du fer principalement importé de Grande-Bretagne. Nos premiers métiers textiles filaient du coton qui était importé. Ce fut la présence de ces métiers qui encouragea les Sudistes à planter du coton. Les métaux dont nous avions besoin, tel le cuivre, étaient importés depuis l'étranger. Les fabricants de conserves du Connecticut importaient leurs plaques depuis l'Europe. Nos fabricants de rhum importaient leurs mélasses de Grande-Bretagne. Et nos tanneurs faisaient venir la plupart de leurs peaux depuis d'autres pays. Même le bois — aussi étrange que cela puisse paraître dans un pays de forêts primordiales — commençait à se faire rare. Car les petits moteurs à vapeur brûlaient tout ce qui se trouvait dans leur voisinage, et le transport était bien trop cher pour que l'on se permît de faire acheminer du bois. Notre principale richesse résidait dans les céréales, et l'on exploitait celles-ci aux abords de la côte Atlantique, même si peu à peu les champs migraient vers

l'Ouest. La fabrication de farine et de whisky constituait les principales activités manufacturières soutenues par nos propres productions. Nous avions un petit peu de fer, et un peu de charbon — un peu de tout, mais rien en abondance. Les hommes n'avaient pas encore commencé à creuser sous nos montagnes et nos vallées. Mais ils allaient prochainement s'y mettre. Et cela allait marquer le grand changement qui allait suivre dans la vie et l'industrie des gens.

XII

La nouvelle nation avait déjà moissonné sa première saison de millionnaires. On n'en comptait pas moins de vingt-cinq. Les plus importants étaient les barons détenant des territoires. John Acob Astor figurait en tête de liste, avec une fortune de 25 000 000 \$. Son fils, William, était réputé posséder 5 000 000 \$. Suivait Stephen Van Rensselaer avec 10 000 000 \$. Les noms bien connus de Henry Brevoort, de Gouverneur Morris, de Peter G. Stuyvesant, de Peter Schermerhorn, de James B. Lennox et de William Crosby suivaient, chacun valant entre un et quatre millions, et tous sont immortalisés par les noms de rues de la ville de New York. Il y avait deux banquiers — Isaac Bronson et John Mason — valant chacun environ un million. On trouvait des commerçants — des marchands-aventuriers de la vieille école, à New York, Philadelphie et Boston — Stephen Hunt, John Bohlen, Samuel Appleton, Peter C. Brooks, John Bryant, John P. Cushing, Thomas H. Perkins, et Robert G. Shaw. Le plus riche d'entre eux — Stephen Girard — était mort l'année précédente à Philadelphie, laissant pour héritage environ 7 500 000 \$.

On ne comptait guère d'industriels dans cette liste — Amos et Abbot Lawrence, les fabricants de textile, valaient à eux deux 5 000 000 \$. À Boston, David Sears, représentait un nouveau phénomène — un millionnaire actionnaire de nombreuses entreprises. Tout aussi nouveau, on trouvait Jacob Little, le premier spéculateur professionnel sur les titres, le premier *bear*⁷, et détenteur de la gloire quelque peu douteuse d'avoir inventé la vente à perte⁸. August Belmont venait d'arriver depuis Cuba, l'agent des Rothschild, le premier de cette lignée de banquiers à gérer le flux de capitaux étrangers entrants aux États-Unis et à l'orienter vers nos voies ferrées et nos investissements en services publics. De toute cette liste comportant vingt-sept millionnaires de 1839, aucun personnage n'a produit de descendant qui figurerait au classement contemporain des dirigeants d'entreprises de la nation.

7. En bourse, les *bears*, ou ours, en opposition aux *bulls*, ou taureaux, sont ceux qui spéculent sur la baisse des actions, NdT

8. Les contrats de vente à perte sont utilisés précisément par les *bears*. Fondamentalement, il s'agit d'un mécanisme permettant de vendre un actif que l'on ne possède pas, en s'engageant à le racheter plus tard — ce mécanisme est un pari sur la baisse, NdT

Certains noms de cette liste nous sont familiers. Les descendants de la plupart de ces hommes continuent de faire partie de nos familles les plus riches. Mais cela n'indique qu'une seule chose : s'ils parviennent à conserver une grande partie des richesses accumulées par leurs ancêtres économes, ils n'ont pas continué à exercer de contrôle sur nos affaires industrielles ou financières. Leur richesse peut rester, mais elle a perdu son caractère dynamique. Sa fécondité a considérablement diminué. Ses propriétaires ne sont plus guère que des gens riches ; il ne s'agit plus de gens puissants. Ils constituent à ce titre encore moins des dirigeants dominants.

XIII

Les semaines qui suivaient le départ de Bill Rockefeller se transformèrent en mois. L'hiver 1843 arriva, avec toutes ses rigueurs — et ce fut une saison cruelle. Nombreuses furent les journées au cours desquelles Eliza Rockefeller orientait son regard, sous les pommiers, vers l'embouchure du chemin qui lui aurait ramené son mari. Mais Bill Rockefeller n'apparaissait pas. Lucy était une jolie petite fille de cinq ans, John, à quatre ans, était déjà grand pour son âge, et très actif, et le bébé, William, avait presque 18 mois. Et au sein de ce petit groupe, la question éternelle était de savoir quand le père allait rentrer à la maison. Les Rockefeller habitant l'autre versant de la colline se demandaient quand Bill ferait donner de ses nouvelles. Il n'y avait apparemment guère d'affection entre Eliza et la famille de son mari. Ils étaient d'une éducation qui lui était étrangère. Ils se montraient fébriles et matériels. Ils consommaient d'importantes quantités d'alcool. De temps à autre, elle en voyait un passer la crête de la colline, passer devant chez elle, pour se rendre à la maison de Godfrey. Jacob Rockefeller, le plus jeune frère de Bill, était le buveur le plus invétéré. De nos jours, dans la boutique de Pierce, un vieil homme, est conservé l'ancien registre du magasin de Rich, à l'époque où les Rockefeller y étaient actifs. Un jour, Rich affirma à Jacob Rockefeller qu'il lui donnerait cinq dollars s'il pouvait entrer dans le magasin une seule fois en état de sobriété. Jacob, qui avait une ardoise dans l'établissement, se rendit au magasin de Rich pour s'en acquitter. Il était sobre, et M. Rich, fidèle à sa promesse, retira cinq dollars de son ardoise. Et l'on trouve cette entrée sur le registre de Rich — « *Accordé cinq dollars à Jacob Rockefeller pour sa sobriété.* »

Exposée à ce voisinage, Eliza avait perdu une grande partie de sa joie de vivre. Les exigences de son rôle de mère, la solitude, les longues journées et nuits d'hiver à attendre le retour de son mari avaient dessiné des rides sur son visage et en avaient chassé le sourire. Elle s'était réfugiée dans la religion de ses graves ancêtres. Elle méprisait Richford. Il s'agit d'un endroit impie. De nombreuses années plus tard, John D., devenu un grand personnage, affirmerait à son représentant mondain à Cleveland, le Dr. Eaton, qu'il était heureux de n'avoir pas été élevé à Richford, qu'il s'agissait d'une ville irreligieuse et impie, et que la fille de ce même commerçant, Chauncey Rich, s'en

prit verbalement à lui publiquement pour avoir fait cette affirmation. Mais sa mère était fatiguée de Richford, et de sa belle famille. Et elle se sentait de plus en plus impatiente au sujet de Bill et de ses longues absences. Puis, un jour de novembre, un personnage vêtu de noir apparut dans la neige poudreuse qui recouvrait la route de Richford. Les enfants se mirent à courir et à s'agiter. Et quelques minutes plus tard, Bill faisait avancer un magnifique attelage jusqu'à sa porte. Il portait des habits plus beaux que jamais. Il avait beaucoup d'argent sur lui — une grosse liasse. Il avait déjà fait halte au magasin de Rich pour honorer ses dettes — presque mille dollars. Les enfants faisaient l'escalade de son corps de géant. Eliza pleura, puis fit étalage de ses malheurs. Elle voulait se rapprocher de sa propre famille. Bill accepta de déménager, et avant peu, les Rockefeller changèrent de domicile à Moravia, à environ 65 km au Nord, en direction du lac Ontario. Eliza lui en avait voulu. Et pourtant, elle dut aimer cet homme. Sans aucun doute, cet homme, qui l'avait emmenée en dépit de la volonté de son père, et qui malgré son éducation puritaine et soignée, continuait d'exercer sur son esprit une influence considérable. Et comme il revenait désormais à la maison, plein aux as, et porteur de nombreuses nouvelles, avec ses bons chevaux, réglant tous ses comptes et apparaissant comme un personnage dans le vent et romantique, son cœur fondit. On était en novembre. Neuf mois plus tard, alors qu'ils vivaient à Moravia, un nouvel enfant naquit. Bill s'était fait pardonner.

1.2 Le pays de la ruse supérieure

I

La maison que William Rockefeller mit à disposition de la famille se situait à cinq kilomètres environ au nord du village de Moravia. Moravia n'était à l'époque qu'une petite bourgade qui ne comptait guère que cinq cents habitants. Le village disposait d'un métier à coton mû par l'énergie hydraulique, qui employait une centaine de travailleurs. L'hôtel de Moravia, qui est toujours debout, était le principal ornement du village. Construit en 1831, il s'agit d'une structure immense, en forme de caisse, dotée d'un grand porche qui s'étend sur toute la longueur de l'édifice. Ces grands hôtels construits très tôt, hors de proportion avec leurs villages, s'expliquent par le grand nombre de voyageurs à cheval, et des voies fluviales, ainsi que par diligences, de l'époque. On coupait son trajet par des nuits à l'hôtel, comme on le fait encore de nos jours pour les trajets automobiles.

La ville est construite sur une étendue de hautes terres interrompue par les vallées profondes et étroites de l'Owasco Inlet, le plus petit et le plus charmant des célèbres Finger Lakes. Il s'agissait d'une terre d'abondance, hébergeant de nombreuses fermes très rentables, faisant pousser les céréales et du foin, et élevant du bétail. Les bois foisonnaient de gibier et dans le Lac Owasco, on trouvait brochets, perches et truites. Cette adorable campagne,

emplies de vallons, de chutes d'eau et de gorges, était le berceau des célèbres Six Nations — les Mohawks, les Onneiouts, les Onondagas, les Sénécas, les Tuscaroras et les Cayugas. Ici, à proximité d'Owasco, les Cayugas avaient élu domicile. Le comté s'appelait comté de Cayuga. Cayuga signifie « *terre de la ruse supérieure* ». C'est donc ici que William Rockefeller continua dans ses moments particuliers d'affûter l'esprit de ses garçons, et surtout celui de ce petit gars discret et curieux appelé John.

La maison était bien mieux que le cottage qu'ils avaient laissé derrière eux à Richford. Et en outre, Bill Rockefeller avait acheté celle-ci. Elle comptait 40 hectares de terrain. L'endroit était plus adéquat pour Mme Rockefeller, car la maison de son père se situait de l'autre côté du lac, et elle avait des voisins de chaque côté de sa maison. D'un côté vivait la famille Rosekrans, et de l'autre les Hewetts. Leurs descendants occupent toujours ces maisons. La maison Rockefeller a aujourd'hui disparu. Elle fut détruite en 1926 par un incendie, alors qu'on l'utilisait comme prison.

Big Bill persistait dans ses affaires — la vente de remèdes — et avait conservé les mêmes habitudes, il continuait de disparaître pour de longues durées, mais il passait désormais plus de temps avec sa famille. Il socialisait davantage avec ses voisins. Tirer sur les dindes était le sport favori de l'époque, et Bill, qui adorait avoir entre les mains un bon fusil, n'en manquait jamais une lorsqu'il était chez lui, et ne manquait jamais d'amuser au plus haut point ses garçons du fait de ses grands talents de tireur. Il prenait part aux affaires locales. Il défendait le projet de construction d'une nouvelle école et était plus ou moins chargé de la fonction de lui trouver un emplacement. Bill régla le différend quant au choix de l'emplacement de cette école en déclarant qu'il fallait la positionner au centre précis du district. Et il usa d'une méthode originale pour y parvenir. Il conduisit sa voiture du Nord au Sud, puis d'Est en Ouest, en comptant le nombre de tours des roues. Puis il refit la même chose, mais en ne parcourant que la moitié du nombre de tours mesurés sur chaque dimension. Il arriva ainsi au centre. Il s'avéra que ce lieu tomba tout près de sa propre maison, chose qu'il observa avec une lueur dans les yeux.

La ferme disposait d'un employé, mais on ne s'occupa guère des travaux agricoles. Bill restait principalement occupé par ses opérations de vente. Mais il gagnait également un sou à droite et à gauche en faisant des achats et ventes de chevaux. Et il acheta des droits d'exploitation forestière, puis embaucha un groupe d'hommes pour couper les arbres et les amener jusqu'au lac Owasco, où ils furent charriés jusque Prison City — c'était le nom que l'on donnait à Auburn. Ce fut juste une transaction dans le commerce du bois ; il n'en fit pas une activité habituelle. Il restait quelque peu mystérieux. Ses voisins ne surent jamais vraiment à quoi il s'occupait, et remuaient la tête lorsque le sujet était discuté.

Mais avec toutes ses manières titubantes, errantes et extravagantes, et ses longues absences, cet homme étrange et aimant s'amuser, un peu porté sur la bagarre et l'œil toujours prêt à regarder les belles femmes, aimait sa famille à sa manière étrange. Il savait comment jouer avec les enfants

et il eut d'emblée une faiblesse particulière pour son fils John. Il emmenait les garçons jusqu'au lac Owasco, leur apprenait à nager et à manœuvrer une barque. Il leur montrait comment mener un cheval, comment se tenir en selle, et comment tenir une arme. Il soutenait sa famille, même s'il le faisait d'une manière incertaine et déchirante pour sa pauvre femme. Il était tantôt plein aux as, tantôt fauché. Quand il rentrait chez lui, c'était toujours avec beaucoup d'argent, et pourvu de nouveaux chevaux. Qui plus est, il amenait avec lui de grandes histoires d'Indiens qu'il avait rencontrés, et des grands personnages du jour qu'il avait rencontrés, ainsi que des merveilles des chemins de fer, des bateaux à vapeur, et des grandes roues à eau. Mais, peu à peu, s'accumulèrent sur sa tête des soupçons qui remplirent toute la campagne avoisinante.

II

Dans le salon, sur une commode, était posé un petit bol de couleur bleue. Ici, lorsque John était âgé de sept ans, furent déposés deux shillings de York — la première fois qu'il gagna de l'argent. En matière de finance, la précocité est aussi courante qu'en littérature. L'homme qui fonda la maison Rothschild se mit à s'intéresser à l'argent à l'âge de dix ans. Hetty Green ouvrit son premier compte en banque à l'âge de 8 ans, et à 10 ans, elle connaissait par cœur les prix de la plupart des actions importantes du New York Stock Exchange. Russell Sage, à l'âge de vingt-quatre ans, avait déjà réussi dans le commerce de gros. John D. Rockefeller déplaça des cailloux sur le terrain d'une ferme voisine, et reçut pour paiement deux shillings. Ses premières vraies aventures dans le monde des affaires n'arriveraient que plus tard.

Un jour, alors qu'il était aux abords de la maison, le garçon vit une dinde regardant prudemment autour d'elle, reniflant le vent, orientant son long cou en toutes directions de manière très furtive. Il n'était pas nécessaire d'expliquer à ce petit garçon de la campagne ce que cela signifiait. Il savait que la dinde s'apprêtait à « *voler son nid* ». Il courut voir sa mère pour l'en informer. Eliza répondit à son fils tout exalté que s'il suivait la dinde et trouvait ses petits, il pourrait les garder et les faire grandir par lui-même. Cela n'était pas chose si aisée. Il fallait traquer la mère. Deux jours durant, elle parvint à échapper à l'attention du petit garçon. Mais elle ignorait la patience de l'esprit qui la traquait. Cette dinde fut peut-être la première victime de la patience sans faille et impitoyable avec laquelle ce garçon poursuivrait des années après des objectifs plus importants. En fin de compte, le jeune garçon rentra dans le hangar portant un grand panier dans lequel se trouvait son butin : les oisillons.

L'une des activités de cette région primitive était d'amener les dindes sauvages sur le marché. On voyait de temps à autre des hommes qui, tels des dresseurs, faisaient avancer devant eux de grands troupeaux d'oiseaux. Ces groupes d'oiseaux filaient devant leur conducteur, emplissant le pays de

leurs glapissements. La nuit, elles assombrissaient les arbres proches de la maison où l'éleveur allait dormir. John, le jeune éleveur de dindes, avait ainsi un marché ouvert devant lui : il lui suffisait d'attendre le prochain dresseur. Il continua de s'occuper de son troupeau, en vendant certains membres, et remplissant de nouveaux shillings le bol bleu de sa maman.

III

Il s'agissait de jours difficiles et troubles pour Eliza Rockefeller. Peu après que la famille s'était établie à Moravia, un quatrième enfant — Mary Ann — était né. Deux années plus tard, Eliza fut enceinte de jumeaux. L'un de ces jumeaux fut baptisé Frank, et il allait jouer un rôle étrange dans la vie de son célèbre frère. L'autre fut appelé Francis, un enfant fragile, demandant des soins incessants. Avec six enfants à charge — le plus grand était à peine âgé de sept ans —, les préoccupations de Mme Rockefeller étaient nombreuses. Elle ne socialisa guère avec ses voisins. Ils constituaient une étrange tribu.

Mais les enfants — tous à l'exception de Francis — grandissaient merveilleusement. Ils grandiraient jusqu'à devenir larges d'épaules et puissants. John n'était pas robuste, n'avait pas la poitrine haute comme William, mais il avait une forte constitution, certes dotée de peu de chair. La région des Finger Lake est une terre d'hommes robustes et de grands arbres, et la longévité y caractérise également humains comme végétaux. Dans toute la région, on expose de grands arbres — le grand orme géant de Waterloo dont on pense qu'il a 350 ans, le *Patriarch Elm* à côté du vieux sentier indien, un autre vétéran du même âge, ainsi qu'un arbre célèbre à Naples dont les autorités locales estiment, peut-être en s'appuyant sur des données peu fiables, qu'il s'agit du plus vieil arbre au monde. Quant aux hommes, les pierres tombales qui s'émiettent en disent beaucoup sur les durs octogénaires. Et pour la force et la taille, on avait coutume à Moravia d'évoquer le vieux John Sabin, qui était capable de soulever deux tonneaux de cidre pleins en les tenant par les doigts dans les trous de bonde. Les garçons allaient nager au lac Owasco, et ramenaient à la maison des truites et des brochets, pour que leur mère les cuisine. William et Frank étaient donnés pour rebelles. Ils étaient difficiles à contrôler. Les gens disaient qu'ils ressemblaient à leur père. Mais John ressemblait à sa mère. Il était calme, réservé, timide, sérieux. Il avait un visage étroit, long et mince, dont les expressions ne changeaient guère, et de petits yeux vifs qui scrutaient leur objet avec une grande intensité. Alors qu'il grandissait, il s'approcha de plus en plus de sa mère. Les enfants se rendaient à l'école dans le bâtiment tout proche, donc Bill avait désigné l'emplacement de manière aussi pratique. Mais l'école était très relâchée. L'enseignant n'y était que quelques mois sur l'année. La source de leur érudition résidait plutôt dans les livres de Peter Parley, jouant alors le même rôle que ceux de McGuffey après eux.

IV

Il circulait à Moravia d'étranges histoires de vols de chevaux. Eliza Rockefeller n'avait que fort peu apprécié le voisinage impie qui avait été le sien à Richford. Elle découvrait désormais qu'elle appréciait encore moins le nouveau voisinage plus impie encore qui était désormais sien. Une étrange collection de voisins ne se rassemblait jamais dans ce coin de campagne rural. Avant peu, des histoires se mirent à évoquer les noms de ces voisins lorsque l'on mentionnait les vols de chevaux. L'employé de Rockefeller, Scott Brower, était soupçonné, et les gens murmuraient le nom de Big Bill en personne comme impliqué dans la conspiration. Certains disaient qu'il tenait lieu de couverture, hébergeant les chevaux dans sa vaste grange, puis les emmenant à travers le pays en passant par un ravin étroit qui se trouvait aux abords des fondations en ruine de l'ancien cottage des Rockefeller. Ces rumeurs ne tardèrent pas à devenir des accusations formelles. Plusieurs voisins furent arrêtés. Aucune accusation ne fut portée contre Bill lui-même, et il rentra chez lui au cœur du scandale, en affichant les airs d'un homme qui n'a pas peur. Les hommes arrêtés furent condamnés, et envoyés à la prison de l'État. Et aujourd'hui encore, on trouve des gens à Moravia pour affirmer que Bill échappa à ce sort parce qu'il savait recouvrir ses traces. Cela est sans doute injuste envers Rockefeller. Il n'existe aucune preuve d'aucune sorte le reliant avec ces vols de chevaux. Mais l'ensemble de cet épisode laissa une marque sur son nom, et rendit la vie à Moravia difficile et pénible pour sa femme.

Pour ne rien arranger à ses tracas, son plus jeune fils — Francis — mourut à cette même période. Et le chagrin d'Eliza Rockefeller fut accru et compliqué par de nouvelles rumeurs qui s'étaient mises à courir sur les relations qu'entretenait son mari avec les femmes. Elle se tournait désormais, avec toutes les charges qui étaient les siennes, de plus en plus vers la religion, et vers la sévère moralité qui était celle de ses parents. C'était une femme fière, et alors que les ombres s'agglutinaient autour d'elle, elle faisait montre d'une force de caractère qui imposait le respect à ses voisins. Mais elle s'accrochait à son époux rétif, et le voisinage ne colporta jamais de récit de sérieux problèmes entre les deux époux.

V

La route du lac qui passait devant la maison Rockefeller amenait jusqu'à Prison City — Auburn. De l'autre côté du lac se trouvait la route Plank, qu'empruntaient sans fin des caravanes de pionniers ; elle amenait vers le Lac Érié, traversait l'Ohio, et continuait vers l'Ouest. Mais lorsque la météo était bonne, ceux qui voulaient économiser sur les droits de passage empruntaient la route du lac. Le jeune John voyait passer les chariots, un grand nombre chaque jour, dans cette migration vers l'Ouest sans fin qui avait débuté trente années auparavant. Le garçon silencieux s'asseyait dans les longues soirées

d'été à regarder cette route. Pour descendre au lac Owasco, il lui fallait la traverser. Comme toujours, comme sa mère, et sa grande sœur, alors qu'il y était assis, ou s'affairait aux abords de la route, il jetait un coup d'œil vers Auburn dans l'espoir que le cheval de son père pût peut-être être en train d'emprunter le virage serré.

Big Bill rentra au mois de mai. Il arriva en affichant une excellente humeur, et les poches pleines. À ce moment-là, Moravia était en pleine effervescence du fait de la chose merveilleuse qui s'était produite en Californie. Un homme avait découvert de l'or dans son ranch — le général Sutter. Le nombre de chariots qui passaient augmenta encore — c'étaient désormais de grands chariots Conestoga. Les hommes affluaient vers les montagnes, et à cheval. La fièvre de l'or était dans l'air. La politique, le rhum, les richesses et la religion — tels étaient les sujets favoris des débatteurs étasuniens alcoolisés. Désormais, on parlait surtout de richesses. Peu de temps auparavant, M. Meade — G.L.Meade, de Moravia — un fermier, les pistolets accrochés dans le dos et une caisse sur l'épaule, avait pris la direction d'Auburn. De là, il avait rejoint l'expédition de la *Cayuga Joint Stock Company* — soixante-dix-neuf chasseurs d'or hardis qui avaient chacun apporté cinq cents dollars de contribution, voyageaient ensemble à bord du navire *Belvidere*, et s'apprêtaient à aller passer le Cap Horn pour rejoindre San Francisco. Chaque homme emmenait son coffret, ses armes, des provisions pour trois années, des remèdes et des outils de mineur. Voilà une aventure qui était de nature à aiguïser l'imagination d'un petit garçon. Le *Belvidere* prit en réalité la mer au mois de février. Trois mois plus tard, Bill revint à la maison avec plein d'histoires sur la ruée vers l'or. John écoutait tout cela, en regardant avec mélancolie le petit bol bleu qui contenait sa fortune, et emmagasinait toute cette sagesse dans son esprit.

VI

Le nom de Johann Sutter — et l'or — était sur toutes les langues. Mais il y avait un autre nom qui circulait alors, et que l'on a oublié depuis, et un autre article plus précieux que l'or. Le Dr. Abraham Gessner et l'huile de charbon. Sur l'île-du-Prince-Édouard, le Dr. Gessner, un ingénieur compétent, avait réussi à distiller du carburant en partant de schiste bitumeux. Il l'avait appelé kérosène. Cela s'était produit en 1846. Mais après quelques années, ce principe fut introduit aux États-Unis. La *North American Gas Light Company* établit ses raffineries à *Hunters Point*, sur *Long Island*, et gagna rapidement beaucoup d'argent en fabricant de l'huile de charbon. Des lampes à huile de charbon firent leur apparition à l'hôtel de Moravia. La lampe était une chose merveilleuse. Et les hommes disaient que cette nouvelle manière de s'éclairer allait se répandre dans le monde entier. Des raffineries se répandirent partout. Les jours des baleiniers de Nouvelle-Angleterre étaient dès lors comptés.

VII

Bill Rockefeller resta un moment aux abords de Moravia — plus longtemps, certes, comme nous allons le voir, qu'il n'aurait été bon pour lui. Sa réputation était désormais fortement ternie. Mais il restait un grand parleur, un compagnon agréable, un homme du monde. Il ne buvait pas, mais passait beaucoup de temps sous le porche de l'hôtel de Moravia, ainsi que dans le bar où l'on parlait beaucoup de l'or en Cal-a-for-ny-ae, ainsi que des élections qui approchaient, et du fait que Millard Fillmore, qui habitait un peu plus haut sur la route, allait se présenter comme vice-président.

Dans le même temps, une grande agitation balaya la campagne au sujet de la sobriété. La Washington Society s'organisait pour combattre l'alcool, et une branche locale en avait été fondée à Moravia. Bill était toujours disposé à prendre position de manière éloquente contre l'alcool, et pour illustrer ses propos avec de terribles exemples tirés de sa propre famille. S'il ne buvait pas, cependant, il disposait d'autres moyens de se faire plaisir. Il y avait une fille du nom de Anne qui travaillait au domicile Rockefeller. Elle était jeune et avenante. Il se murmurait parmi les voisins que Bill lui faisait l'amour violemment, une transgression supposée qui allait porter à conséquences importantes sur l'histoire à venir de sa famille. On était au mois de mai — au printemps — la période où l'imagination de l'homme le porte doucement aux choses de l'amour. L'imagination de Bill, affirmaient ses voisins inamicaux, le portaient désormais dans cette direction — mais pas de manière douce. Un peu plus tard, il partit de Moravia pour l'un de ses voyages.

L'histoire se développa une fois qu'il fut parti. Ses ennemis avaient à cœur de lui faire quitter Moravia pour de bon. On ne sait pas combien de temps dura son absence, mais au mois de juillet de l'année suivante, le grand Jury du comté de Cayuga renvoya au tribunal d'*Oyer et Terminer* une inculpation de viol contre Anne.

Rockefeller en fut averti par avance. Il se rendit à Niles, la maison de John Davison, son beau-père, et le supplia de se porter caution à son bénéfice. Davison répondit qu'il était trop vieux pour se porter caution pour un homme, quel qu'il fût. De fait, il détestait Rockefeller et avait désormais un grief de plus contre lui. Bill lui devait de l'argent.

L'homme sous forte pression rentra chez lui de nuit, près du lac Owasco. Le shériff fut averti de sa présence et se mit immédiatement en route depuis Auburn. Mais Bill eut vent de son arrivée, dit au revoir à sa famille, et quitta

Moravia pour ne jamais y revenir.⁹

Quelques jours plus tard, John Davison intenta une action pour deux reconnaissances de dettes de la main de William Rockefeller en 1845 et 1846, pour un montant s'élevant à presque mille dollars. Quelques jours après cela, le shériff retourna à Moravia, et ajouta à la honte et à la peine d'Eliza Rockefeller une expertise puis une saisie de la ferme et de ses effets personnels, par suite de la plainte formulée par son père. L'année suivante, une fois que la famille eut quitté Moravia, la ferme fut vendue pour la somme de 4173 \$.

VIII

Après la mise en accusation, la vie à Moravia n'était plus supportable pour la famille. Un peu plus tard, William Rockefeller fit savoir à son épouse qu'il avait loué une maison près d'Owego, le chef-lieu du comté de Tioga, le comté où John D. était né. Cela n'était distant que d'environ 65 km, mais séparé par une étendue sauvage. Cette distance était suffisante pour assurer la sécurité de Bill et la paix de sa famille. Aussi, en 1850, les biens du ménage qui n'avaient pas été saisis furent entassés dans un chariot. Lucy était assise aux côtés de sa mère, qui portait Frank, encore en bas âge. John, désormais grand et anguleux, laissait pendre ses grandes jambes à l'arrière du chariot mal rempli, avec à ses côtés le petit William un peu dodu. La famille Rockefeller, dont le seul bien restant était le courage de sa mère spartiate, déménageait une fois de plus.

9. Cette simple évocation des faits ne reflète que mal toute l'histoire. Si Rockefeller était innocent, pourquoi prit-il la fuite ? Dans l'incapacité de verser sa caution, la perspective de rester enfermé pour une longue période en prison dans l'attente de son procès pouvait constituer une raison suffisante pour un homme vivant aux marges de la société comme le père Rockefeller. Qui plus est, il se put qu'il se sentit en grand péril du fait de la présence de nombreux ennemis très industrieux. L'ensemble de l'incident est quelque peu éclairé par un étrange ouvrage qui a été publié à titre privé à Moravia il y a trois ans seulement. Cette extraordinaire production littéraire est parue sous le titre « *Joshua, a Man of the Finger Lakes.* » Cet ouvrage est le produit d'un épicier littéraire de Syracuse, qui fut inspiré et commandité par un descendant de l'un des voisins à Moravia de Bill Rockefeller. Joshua, l'homme des Finger Lakes, était Joshua Rosekrans, qui avait été mis en accusation pour vol de chevaux à l'époque. On continue, parmi ses descendants, de penser que cette mise en accusation avait été l'ouvrage de Bill Rockefeller. Le livre, après toutes ces années, a été produit pour prouver que Joshua était aussi blanc que neige, et que le vrai coupable était Bill Rockefeller. Le présent auteur a suffisamment examiné les faits relatifs à l'écriture de ce stupéfiant ouvrage pour savoir qu'il relève de la pure fiction. Cependant, cet ouvrage révèle ce que les Rockefeller du district ont toujours pensé : qu'était ancrée une profonde inimitié à l'encontre du père Rockefeller chez ses voisins immédiats. Ils avaient toujours estimé que son inimitié était responsable des accusations formulées contre lui à Auburn. En tous cas, l'observation mérite d'être faite que la mise en accusation remonte au mois de juillet 1849, sur la base d'un crime supposément commis au mois d'avril 1848, presque quinze mois plus tôt.

1.3 Lui qui cherche le collier de wampum

I

Mme Rockefeller se retrouvait désormais avec sa tribu de cinq petits enfants, isolée dans une petite maison, située à presque 5 km d'Owego. Son mari était parti. Elle vivait parmi des étrangers. Moravia avait constitué un désastre complet. Le monde s'était effondré autour d'elle, et elle envisageait l'avenir avec appréhension et méfiance.

La maison était assez éloignée de la route fréquentée. C'était sans aucun doute la raison qui l'avait fait choisir. Elle n'était pas au niveau de celle qu'ils avaient perdu et dû quitter à Moravia. Il n'est pas du tout certain que la maison qui est encore debout, et que l'on fait visiter de nos jours à de nombreuses personnes en la présentant comme lieu où John D. Rockefeller passa son enfance, soit bien celle-là. La maison qui existe encore appartient à Buffington Montaigne, alors que leur premier refuge à Owego appartenait à la famille LaMonte. Il est probable que la première maison fut détruite par un incendie, après quoi Bill alla voir Montaigne et lui loua la seconde. Le feu semble avoir poursuivi John D. Rockefeller. La maison de Moravia a brûlé du sol au plafond. Cet asile d'Owego disparut de la même manière. La maison où ils vécurent, à Strongville, dans l'Ohio, disparut lors d'un incendie. La belle maison de Forest Hill fut dévastée elle aussi par un incendie. La maison originelle de Pocantico a également disparu par le feu. Et aux premiers jours des affaires pétrolières, c'est Rockefeller lui-même qui affirma qu'ils vivaient dans la crainte perpétuelle d'entendre se déclencher l'alerte incendie. De nombreux incendies engloutirent des centaines de milliers de dollars. L'un d'entre eux faillit lui coûter toute son affaire. La maison où la famille finit par s'établir était et reste proche des rives de la rivière Susquehanna, face à une île que l'on appelait alors *Big Island*, mais désormais connue sous le nom d'île Hiawatha. Cette île était le terrain de jeu de prédilection des jeunes garçons Rockefeller. Et des gens ont porté attention au fait qu'elle porte désormais un nom (Hiawatha) qui signifie « *Lui qui cherche le collier de wampum* ».

Eliza Rockefeller avait désormais trente-six ans. Son visage bien équilibré et entier s'était amaigri, ses yeux agrandis, son front bigarré par la prudence. Mais ses traits conservaient une certaine délicatesse, une certaine acuité mêlée à de la nostalgie, qui amena par la suite Ida Tarbell à observer, avec une grande justesse, sa ressemblance avec Letitia Romolina, la mère de Napoléon. S'occuper seule de ses trois fils, emplis de l'énergie d'une enfance robuste, exigeait d'elle beaucoup de force. Mais elle était d'une discipline sans faille. Elle croyait aux vertus de la baguette, et fut souvent contrainte de la brandir sur les têtes de sa colonie turbulente. Un jour, le groupe tout entier fut pris d'une forme de rébellion. La mère les appela pour les faire rentrer à la maison, les mit en rang, et s'empara de sa baguette. Elle la brandit